



Commune de Saint-Geniez-Ô-Merle (19)



"En hommage aux ouvriers
de la Société des Forces Motrices de la Maronne
Morts pour la France"



"Ceux qui quittent la vie ne meurent pas vraiment tant qu'il y a des gens pour se souvenir d'eux."

[Sylvain Trudel]

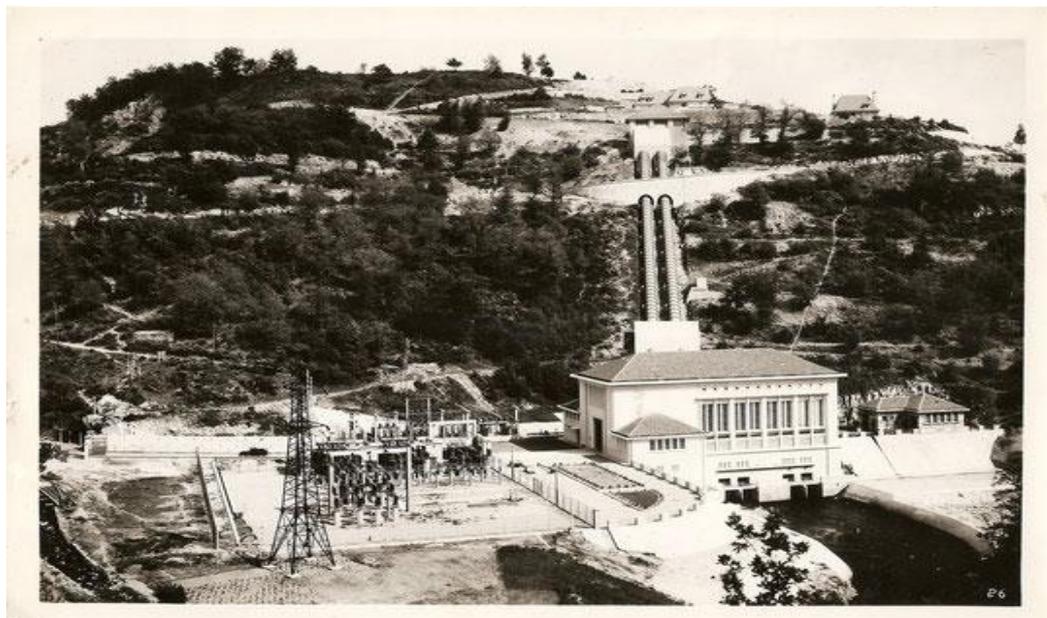


A.Aubignac le 06/07/2016

Les études préliminaires aboutirent à la construction le 03/11/1931 (Journal officiel) de la Société des Forces Motrices de la Maronne, qui commença en 1940 les travaux de la chute de Saint-Geniez-Ô-Merle et les poursuivit jusqu'en 1945.

Le 21/05/1946 est la date à laquelle la Nationalisation de l'électricité les intégra au patrimoine d'Électricité de France. La présente concession prendra fin le 31/12/2021 (décret du 22/07/1958)

Centrale Hydro Electrique de Saint-Geniez-Ô-Merle (19) sur la rivière Maronne en 1949



Mémorial de l'Usine Hydro Electrique de Saint-Geniez-Ô-Merle



Inscrit sur le monument

**"Ont travaillé sur les chantiers de Saint-Geniez-Ô-Merle
et ont donné leur vie pour la libération de la France"**

Partie gauche du monument commémoratif



BACHIR ben Ayad
BALDELLI Trieste
BONA Hugues
CARBONEL Jean
CASTRO Antonio
ESCALON Jules
HACENE ben Mohamed

BACHIR ben Ayad ([Maquis Armée Secrète AS](#), bataillon As de Carreau)

Nom AYAD, prénom Bachir.

Né en 1916, décédé le 20/08/1944 à Corrèze (Corrèze)

Commune de Saint-Priest-de-Gimel

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

Inhumation Chasseneuil-sur-Bonnieure (Charente)

Nécropole Nationale Section 1, Carré B, Rang2, Tombe 196

Stèle commémorative de la gare de Corrèze (Corrèze)

BALDELLI Trieste ([Maquis Armée Secrète AS](#), bataillon As de Coeur)



Nom de guerre "André" tué près de la Maison Jarnolles

Né le 09/06/1919 à La Roquette-sur-Var (Alpes Maritimes)

Décédé le 08/06/1944 à Cressensac (Lot)

Sur le monument de Cressensac

Sur le monument aux Morts de Peille (Alpes Maritimes)

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

BONA Hugues ([Maquis barrage de l'Aigle](#))

Né à Saint-Julien-le-Pélerin 20/09/1926 (Corrèze)

Décédé le 13/08/1944 à Laveissière (Cantal) Lieu Pierre Taillade

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

Fils de BONA Virginio né le 06/06/1889 en Italie, cordonnier

Et de ZËNI Angolina née le 28/08/1896 en Allemagne

Réside à Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

CARBONEL Jean (CARBONNEL Jean-Marie)

Né le 18/12/1904 à Mur-de-Barrez (Aveyron)

Décédé dans la nuit du 7 au 8/08/1944 à Bussac (Cantal)

Sur le Monument Mur-de-Barrez (Aveyron)

Fils de CARBONNEL Jean et MA..HES Julie

Célibataire réside à Saint-Cirgues-La- Loutre (Corrèze)

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

CASTRO Antonio

Né le 23/02/1914 à Passos (Portugal)

Ouvrier mineur réside à Lalo

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

ESCALON Jules ([Maquis barrage de l'Aigle](#))

Né le 01/02/1923 à Liesse-Notre-Dame (Aisne)

Décédé le 13/08/1944 à Laveissière (Cantal) Lieu Pierre Taillade

Sur le Monument de Saint-Privat (Corrèze)

HACENE ben Mohamed ([Maquis Armée Secrète AS](#), bataillon As de Carreau)

Nom MOHAMED, prénom Hacine

Acte décé Hassine Ben Mohamed Ben Ammar Trabelsi

Né en 1915 à Kélibia (Tunisie)

Mariage le 27/03/1933

Décédé le 19/08/1944 la gare de Corrèze (Corrèze)

Commune de Saint-Priest-de-Gimel

Soldat au 24e Régiment de Tirailleurs Tunisiens

Réside à Rebia (Tunisie)

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

Stèle commémorative de la gare de Corrèze (Corrèze)

Partie centrale du monument commémoratif



LELONG Maurice
LHASSEN ben Ouakrim
MILKOVIC Branko
MOHAMED ben Oucine
MOHAMED ben Stitou
MOHAMED ben Tayeb

LELONG Maurice Yves Henri (Maquis barrage de l'Aigle)
Né le 01/05/1922 Saint-Quentin (Aisne)
Décédé le 13/08/1944 à Laveissière (Cantal) Lieu Pierre Taillade
Inhumation à Saint-Quentin (Aisne)
Monument Saint-Julien-aux-Bois (Corrèze)
Fils de LELONG Maurice, René, Paul (horloger)
Et de LEFEVRE Madeleine, Amélie, Louise, Juliette
Les parents résident 4 rue Raspail à Saint-Quentin (Aisne) en 1922

LHASSEN ben Ouakrim (Maquis Armée Secrète AS, bataillon As de Carreau)
Nom OUKRIM, Prénom LhasSEN
Né en 1907 au (Maroc)
Soldat
Décédé le 19/08/1944 la gare de Corrèze (Correze)
Commune de Saint-Priest-de-Gimel
Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)
Stèle commémorative de la gare de Corrèze (Corrèze)

MILKOVIC Branko
Nom MILJKOVIC, Prénom Branko
Né le 26/03/1906 à Staro Selo (Yougoslavie) Célibataire ,
ouvrier mineur réside à Lalo
Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

MOHAMED ben Oucine (Maquis Armée Secrète AS, bataillon As de Carreau)
Nom HOUSSINE, Prénom Mohamed
Né en 1905 à Douar ould Ajjad (Algérie)
Décédé le 19/08/1944 Correze)
Commune de Saint-Priest-de-Gimel
Stèle commémorative de la gare de Corrèze (Corrèze)
Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

MOHAMED ben Stitou
Nom STITOU, Prénom Mohamed
Décédé le 21/07/1941 (22ans) à Nantes (Loire Atlantique)
Carré militaire de la Chauvinière à Nantes

MOHAMED ben Tayeb (Maquis Armée Secrète AS, bataillon As de Carreau)
Nom TAYEB, Prénom Mohamed
Né en 1914 Ville El Kef (Tunisie)
Décédé le 22/08/1944 Gare de Corrèze (Correze)
Commune de Saint-Priest-de-Gimel
Mort de la Résistance, Sergent
Stèle commémorative de la gare de Corrèze (Corrèze)
Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

N'apparaît pas sur le monument :

Acte de décès registre Mairie de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)
VEKMAN Edouard (Compagnie Bertrand maquis barrage de l'Aigle)
Né le 11/10/1900 en Pologne
Décédé le 10/10/1944 à Aurillac (Cantal) 50 av de la République
Fils de VEKMAN Paul et CHIMONA Agnès
Réside à Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)
FFI Mort pour la France , sépulture Villeurbanne (Rhône)
Nécropole "La Doua" carré E, Rang 7, Sépulture 46

Partie droite du monument commémoratif



MORVAN Robert
PERROT Louis
RUS Jean
SALAH Saïdi
SQUARANTI Adolphe
VALADE René
VARIERAS Henri

MORVAN Robert Joseph (Maquis barrage de l'Aigle)

Né le 30/07/1919 à Vitry le François (Marne)
Décédé le 13/08/1944 à Laveissière (Cantal) Lieu Pierre Taillade
Inhumation Saint-Julien-aux-Bois (Corrèze)
Décoré de la médaille militaire à titre posthume
Croix de Guerre avec palmes décret le 11/05/1954
Fils de MORVAN Alexis Jacques Marie
Et de DELZOR Marie Louise Née à Saint-Julien-aux-Bois

PERROT Louis (PERRAULT Louis)

Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

RUS Jean (Maquis Armée Secrète AS, bataillon As de Coeur)

Nom de guerre "Baptiste" tué près de chez M. Vitrac
Né le 19/08/1911 à Maria (Espagne)
Décédé le 08/06/1944 (32ans) à Cressensac (Lot)
Sur le Monument de Cressensac
Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

SALAH Saïdi (Maquis Armée Secrète AS, bataillon As de Carreau)

Nom SAÏDI, prénom Salah
Membre de la Résistance FFI , Caporal classe 1937
Naissance 01/01/1917 Aïn Abessa (Algérie)
Décédé le 19/08/1944 Saint-Priest-de-Gimel (Correze)
Stèle commémorative de la gare de Corrèze (Corrèze)
Inhumation Chasseneuil-sur-Bonnieure (Charente)
Nécropole Nationale Section 1, Rang 1, Tombe 186
Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)



Stéphane (Maquis Armée Secrète AS, bataillon As de Coeur)

Nom de guerre "François" tué à la Bergerie chez Louis Guary
Né le 03/05/1920 à Roverè Veronese (Italie)
Décédé le 08/06/1944 (24ans) à Cressensac (Lot)
Monument commémoratif Résistance de Cressensac
Sur le Monument de Saint-Cirgues-la-Loutre (Corrèze)

VALADE René (Maquis barrage de l'Aigle)

Né à Saintes le 24/10/1922 (Charente Maritime)
Célibataire, électricien,
Réside à Saint-Simon -de-Pellouaille (Charente Maritime)
Décédé le 13/08/1944 à Laveissière (Cantal) Lieu Pierre Taillade
Monument de Laveissière (Cantal)
Monument de Saint-Privat (Corrèze)
Monument Saint-Simon -de-Pellouaille (Charente Maritime)
Fils de VALADE Marcel Jean Baptiste et BOUDEAU Yvonne

VARIERAS Henri

Né le 17/06/1921 à Saint-Bazile-de-la-Roche (Corrèze)
Décédé le 24/11/1944 (23 ans) Courtelevant (Terr de Belfort)
Monument aux Morts de Courtelevant (Terr de Belfort)
Monument aux Morts Saint-Bazile-de-la-Roche (Corrèze)
Soldat au 152e Régiment Infanterie
Fils de VARIERAS Julien cultivateur, 34 ans en 1921
Et de MORANGE Hortense 28 ans en 1921
Adopté Pupille de la Nation le 26/05/1939

SAINT-PRIEST-DE-GIMEL (19)

A la mémoire de soldats Nord-Africains ou étrangers appartenant à la 9e compagnie
de l'**AS de Carreau**, demi brigade Basse-Corrèze, commandée par
le **Lieutenant COULON**, compagnie M.O.I.(Main-d'oeuvre immigrée)

Déclarations en Mairie le 22/08/1944 Gare de Corrèze (Corrèze)
Commune de Saint-Priest-de-Gimel



Stèle commémorative de la gare de Corrèze Commune St -Priest-de-Gimel (Corrèze)

BEN AYEB Bachir	1939-1945	19/08/1944
BEN MOHAMED Hacine	1939-1945	19/08/1944
BEN OUKRINE Lahcine	1939-1945	19/08/1944
BEN TAYEB Mahomed	1939-1945	19/08/1944
SALAH Saidi	1939-1945	19/08/1944

Morts pendant la Bataille d'Égletons (Corrèze)

Une colonne de la Wehrmacht, bataillon du 194e régiment de sécurité, est composée d'une cinquantaine de véhicules différents (automitrailleuses, voitures blindées, canons...) et d'environ 300 hommes. Elle vient de Sète et se dirige vers Clermond-Ferrand avec la volonté de rejoindre le département de l'Allier en passant par la **RN 89**. Elle passe donc par les villes de Tulle, Egletons et Ussel.

La Résistance, pour retarder ou empêcher l'avancée de ces forces allemandes, a saboté plusieurs routes en les parsemant d'obstacles. La colonne essuie plusieurs embuscades particulièrement près de Gimel, au lieu-dit *la Bitarelle*, puis **aux alentours du bourg de Corrèze**, mais elle poursuit sa route sans encombre.

La bataille d'Égletons se déroule du 3 août au 20 août 1944. Arrivée le 3 août à Egletons (Corrèze) la colonne de la Wehrmacht est accrochée par les FFI. Les combats entre les forces terrestres allemandes et alliées, secondées par l'aviation, vont être rudes. De nombreux bâtiments sont incendiés. Les Allemands contrôlent finalement la ville le 19 août, mais la quittent le 20 août.

Voir la suite de la Bataille d'Égletons sur : <http://www.haute-correze.fr/egletons-la-villa/>

CRESENSAC (46)

Tombé le 8 juin 1944 à la Jarrige de Cressensac (46)
Compagnie AS de l'AS de Coeur , commandée par le Commandant MERLAT



Monument commémoratif de Cressensac (46)

[BALDELLI Trieste](#) 1939-1945 08/06/1944 Cressensac (46)

[RUS Jean Pierre](#) 1939-1945 08/06/1944 Cressensac (46)

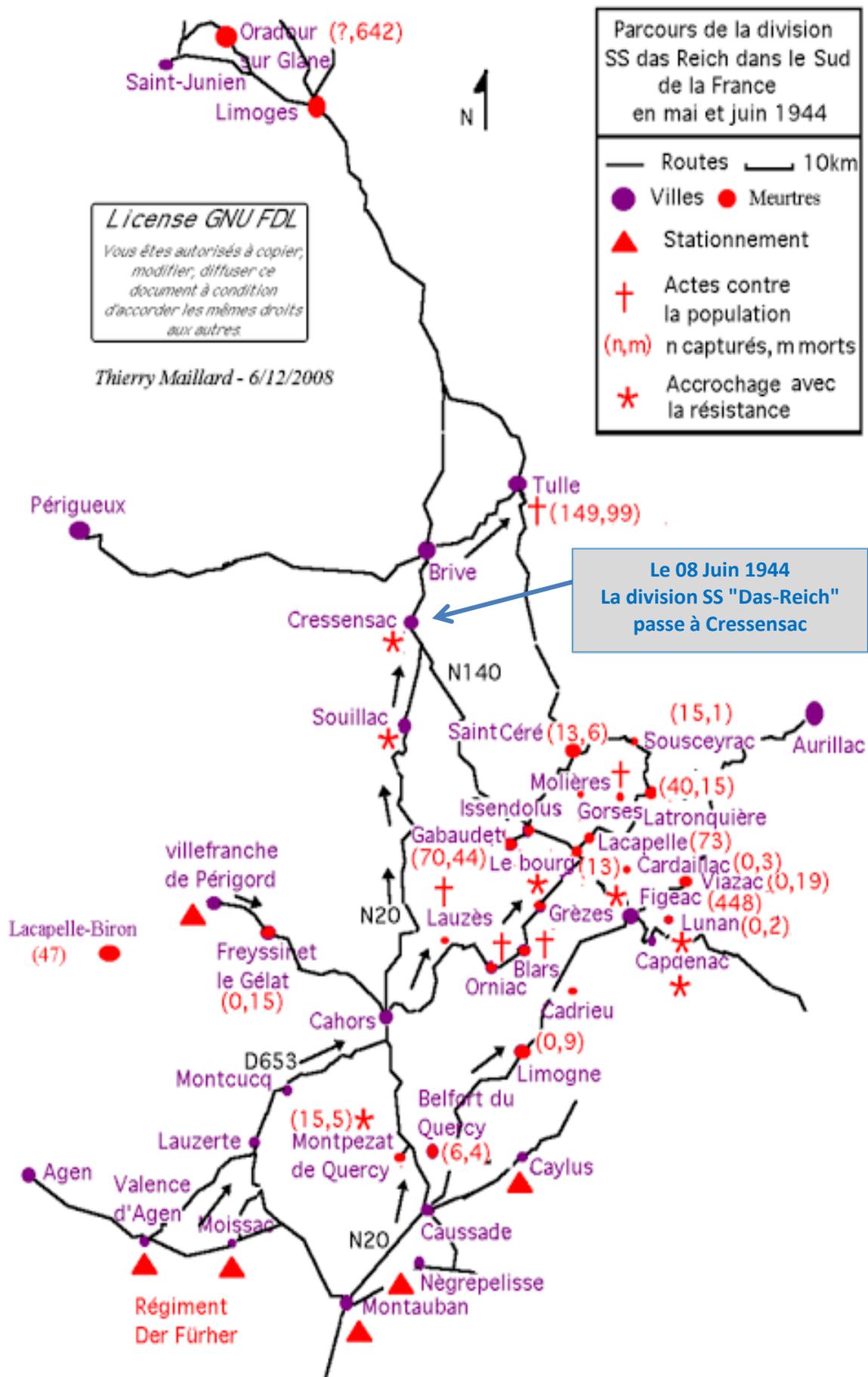
[SQUARANTI Adolphe](#) 1939-1945 08/06/1944

Le 5 juin 1944, la BBC à Londres diffusait la seconde partie d'un « message personnel » annonçant le débarquement allié, la mise en alerte des unités de la Résistance sur l'ensemble de la métropole et la mise en application immédiate de tous les plans d'action prévus : les Bataillons des Maquis As de Coeur, de Pique, de Trèfle et de Carreau gagnaient leurs positions ; tandis que les trois derniers cités gardaient la vallée de la Vézère ou faisaient le guet autour de Brive, les 250 à 300 maquisards du Bataillon As de Coeur se trouvaient dispersés de Cazoulès à Bretenoux, sur la Dordogne. Dès le 6 juin, la Division SS Das Reich rassemblait ses éléments dans la région de Montauban et se mettait en mouvement vers le nord.

Le Commandant MERLAT établissait son poste de commandement à Cressensac, dans un café, près d'un atelier de charron (tenu par le père de Michel, Guy et Jean LOURADOUR), non loin de l'embranchement de la route de Martel. Engagé dès le 6 juin sur les ponts de la Dordogne et sur des nœuds routiers importants, son Bataillon infligeait par ses actions un retard de 48 heures à l'ennemi dans sa remontée vers la Normandie, délai permettant de consolider les têtes de pont des unités alliées parachutées ou débarquées en Normandie. En juin et juillet 1944, l'As de Coeur avait causé à l'ennemi de lourdes pertes : 500 hommes et 40 véhicules, dont 2 chars lourds.

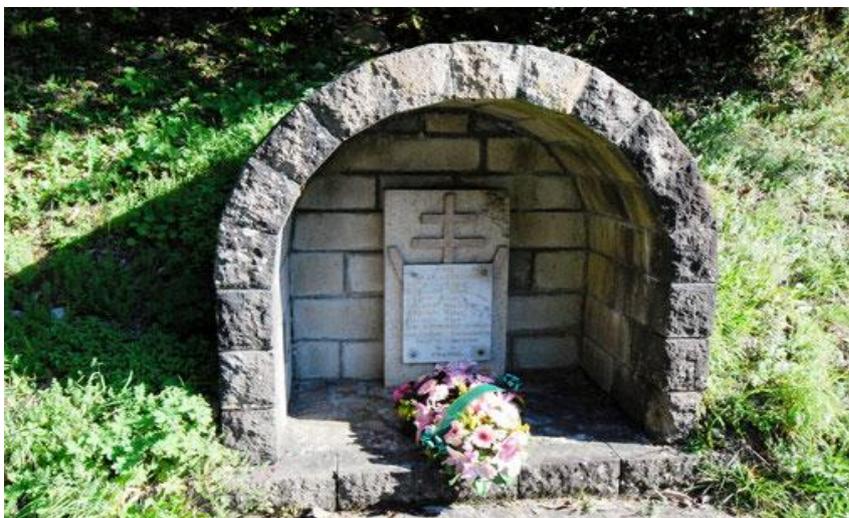
Les combats de Cressensac, menés le 8 juin 1944 entre 15h30 et 19h00, infligeaient de lourdes pertes aux 18 FFI engagés : 5 d'entre eux, tous très jeunes, étaient tués : **Trieste BALDELLI** (nom de guerre : « André », tué près de la Maison JARNOLLES), **Roger PEYRAT** (nom de guerre : « Roger », tué à la Jarrige), **Jean RUS** (nom de guerre : « Baptiste », tué près de chez M. VITRAC), **Adolphe SQUARANTI** (nom de guerre « François », tué à la Bergerie, près de chez M. Louis GUARY) ainsi que le caporal-chef **Roger SINDOU** (nom de guerre « Saindoux »), 1 blessé et 12 portés disparus.

**Parcours de la division SS "Das-Reich" dans le Sud de la France
Le 08 Juin 1944 à CRESENSAC département du Lot**



Les Maquis du Barrage de l'Aigle

C'est là, dans la nuit du 11 au 12 août 1944
Au lieu-dit "La Roche Taillade"
Que la 2ème section de la Compagnie Bertrand
Sous la direction du sous-lieutenant Warnuzel
S'illustra en stoppant une importante colonne ennemie



Monument commémoratif de Laveissière (15)

[BONA Hugues](#) 1939-1945 (15)

[ESCALON Jules](#) 1939-1945 (15)

[LELONG Maurice](#) 1939-1945 (15)

[MORVAN Robert](#) 1939-1945 (15)

[VALADE René](#) 1939-1945 (15)

**Il est, pour toute existence, des lieux privilégiés dans le souvenir.
Singulier destin que celui de ce chantier qui a dû, longtemps, se taire et travailler, se
doutant confusément qu'il était promu à un grand dessein,
Puis, brusquement passer du rêve à l'action.**

André Decelle

La Période Clandestine :

En prévision d'une éventuelle invasion de la zone sud par l'armée allemande, un groupe d'officiers français mit sur pied un projet destiné à exercer une action retardatrice. Ce projet fit long feu ; mais il resta une infrastructure suffisante pour que des hommes poursuivent l'action dans la Clandestinité. Pierre Roussilhe et Michel de la Blanchardière prennent ainsi contact avec André Coyne qui leur désigna André Decelle comme interlocuteur.



André COYNE

**« Votre mission est : »
Créer une base arrière pouvant assurer le
fonctionnement d'un Etat Major opérationnel
Créer des unités de combat légères**

**Conserver un secret absolu et
n'entreprendre d'actions que sur ordre
Maintenir un contact avec les officiers.**



André DECELLE

André Decelle, aidé par Claude Bouchot travaille ainsi à la mise en place de l'ORA (Organisation de Résistance de l'Armée) du Cantal.

Au milieu des autres organisations de résistants de la région, dont elle sera la cheville ouvrière du regroupement en 1944, les premières tâches de l'ORA et du Groupe de Résistance du Barrage sont la récupération et le stockage clandestin de matériel. Pour l'approvisionnement d'armes, il lui faut préparer les conditions de parachutages : Une équipe est constituée sous la responsabilité de Claude Bouchot. Elle choisit les terrains les plus appropriés

« Orion pavoise le ciel »

L'annonce du premier Parachutage !

L'enthousiasme est à son comble dans la nuit du 12 au 13 août 1943, sur le terrain de la Forestie pour recevoir les sept premiers containers....

Deux autres parachutages suivirent en 1943.

Mais il faut aussi transporter et stocker les armes et explosifs.

On peut imaginer ce que représente cette mission dans un contexte de surveillance par l'ennemi (qui s'installera à plusieurs reprises dans la région), de dénonciations, de perquisitions.

En quelques secondes, l'anecdote amusante peut devenir un drame.

On change souvent le matériel de place, on le dissimule dans les lieux les plus improbables, on communique avec les autres résistants et avec la hiérarchie distante et surtout, surtout, on essaye d'échapper à l'ennemi ...

Mais tous n'y échappent pas, tel Pierre Jacquin, arrêté à Clermont dans le cadre d'une mission de liaison. Torturé, il ne dit rien et paye son silence du prix de l'enfer des camps de concentration.



La manne tant espérée est larguée par l'US Air Force.

Le 13 Juillet 1944 au soir, le message arrive :

« Les cannibales bouffent les esquimaux »

Le grand parachutage est pour le lendemain sur le terrain Serrurier à Pléaux (15)

On comptabilise 120 containers pour 90 tonnes d'armement : 75 fusils mitrailleurs, 400 fusils, 200 mitraillettes, 9 bazookas et 300 000 cartouches.

Les alliés font un geste qui enthousiasme les participants : en ce jour de 14 juillet, ils larguent quelques parachutes bleus, blancs et rouges...

**Les ouvriers qui participent à la construction de l'usine de Saint-Geniez-ô-Merle (19)
rentrent dans la résistance**

**2e section de la Compagnie BERTRAND, groupement EYNARD
Lieutenant Raymond Soulas, Sous-lieutenant Warnuzel**



Raymond SOULAS 2014

Elève à l'école des Ponts et Chaussées, **Raymond Soulas** travaillait à la construction du **barrage de Saint-Geniez-Ô-Merle sur la Maronne**. Recruté par André Decelle, il fut chargé de constituer une compagnie avec des éléments du chantier. Durant l'hiver 1943-1944, il procéda au recrutement d'une cinquantaine d'hommes qui se réunissaient dans une ferme abandonnée sur la rive gauche de la Maronne. Au moment du débarquement, Soulas et ses hommes dont l'effectif s'était étoffé de résistants du lieu, arriva à Langayroux. Pendant les semaines qui suivirent, l'instruction de la compagnie, intégrée au groupement Eynard se continua avant le départ pour le secteur de Riom-ès-Montagnes.

La " Bataille du Lioran "

La " **Bataille du Lioran** " est un ensemble de combat, qui eut lieu du **7 au 13 août 1944**, entre des troupes allemandes venues d'Aurillac et des détachements de la Résistance Française. **L'opération comprend les Combats du Pas-de-Compaing (le 7 août) et les Combats du Lioran (les 11, 12 et 13 août 1944).**

Pour les FFI :

le groupement "Renaud", commandé par le Commandant Robert THOLLON, composé de 4 compagnies "ANTOINE-MICHARD" - "GOAILLE" - "OSTERTAG" et "Olivier" aux ordres du Lieutenant LISBONIS

le groupement "Eynard", commandé par le Commandant Roger PLAYE, composé des compagnies "BONNEVAL" (commandée par le lieutenant DUTTER Michel) et "**BERTRAND**" (commandée par le lieutenant **SOULAS Raymond**)

le groupement "Allard", commandé par le Commandant Auguste MERLAT, composé des compagnies "Bruno" commandé par le lieutenant Robert POIRIER, "Bernard" commandée par le Lieutenant MEYER "Lorrain"...

le groupement "Melbourne", commandé par le Commandant Alex HOAREAU "Christian"
le groupement "Didier", commandé par le Commandant André DECELLE

Pour les Allemands :

La garnison d'Aurillac

700 hommes aux ordres du Oberst (colonel) Ulrich BORMANN et de son Adjoint "Opérations", le Commandant KRANISCH

40 miliciens

En renfort :

Aviation : 3 chasseurs-bombardiers Junker 88 le 12 août et 2 Dornier 17 le 13 août basés et ravitaillés à Aulnat

La Brigade JESSER, composée d'une colonne motorisée d'une centaine de véhicules, avec de l'artillerie tractée, venue de Clermont-Ferrand. Cette division des forces Allemandes était, pendant l'été 1944, destinée à la répression de la résistance et à l'élimination des maquisards en Auvergne et dans le Limousin

Les Combats du Lioran

« Les événements d'Aurillac bousculèrent les choses: le 9 à midi, un coup de fil du S.R. nous apprenait que les Allemands quittaient en force la ville.

Le jeudi 10 août, la garnison Allemande d'Aurillac commençait, à midi, l'évacuation de la ville : toute la journée y sera employée, les derniers éléments quittant Aurillac à la nuit. **Au total, 700 hommes environ**

L'embuscade à tendre au Lioran serait confiée aux deux Groupements "Renaud" et "Eynard". Deux autres Groupements étaient mis en alerte : au Nord-Est, le Groupement O.R.A. "Allard" (MORLAT) responsable de la zone 6 (Saint-Flour) - qui n'aura pas à intervenir ; au Sud, le Groupement "Melbourne" (SILBERT) responsable de la zone 11 (Aurillac-Maurs) avec mission de talonner l'arrière de la colonne et d'empêcher tout repli.



La mission impartie au Groupement "Renaud" était de tenir, sous son feu, le plus longtemps possible, l'entrée Sud du tunnel - pour y exercer une action retardatrice - tout en évitant de se laisser déborder, pour pouvoir se joindre ensuite, en réserve d'appui, au **Groupement "Eynard"**. Ce dernier avait, pour sa part, la mission de préparer, puis de déclencher une embuscade à quelque deux kilomètres après la sortie Nord du tunnel (vers Murat), au site encaissé de la Pierre Taillade, là où la destruction programmée d'un pont enjambant le profond ruisseau du même nom permettrait une nette coupure de la route.

le vendredi 11 août, en fin de matinée, **le groupement "Eynard"** avait terminé la mise en place de son dispositif : **La Compagnie "Bertrand" avait pris position** dans les hauteurs de la Pierre Taillade avec 2 sections dont la section "Warluzel" placée sur la berge gauche du ravin, juste au dessus du pont, la section "Jacquin", de l'autre côté de l'Alagnon, le long de la voie ferrée. Pour compléter ce dispositif, 2 sections supplémentaires étaient fournies par la Compagnie "Bonneval". Elles étaient embusquées à la tête Nord du tunnel, prêtes à faire sauter la voûte de la sortie Nord.

Le Lieutenant "Bertrand" était installé avec son P.C. à mi-pente, 100 mètres en arrière de la section "Warluzel".

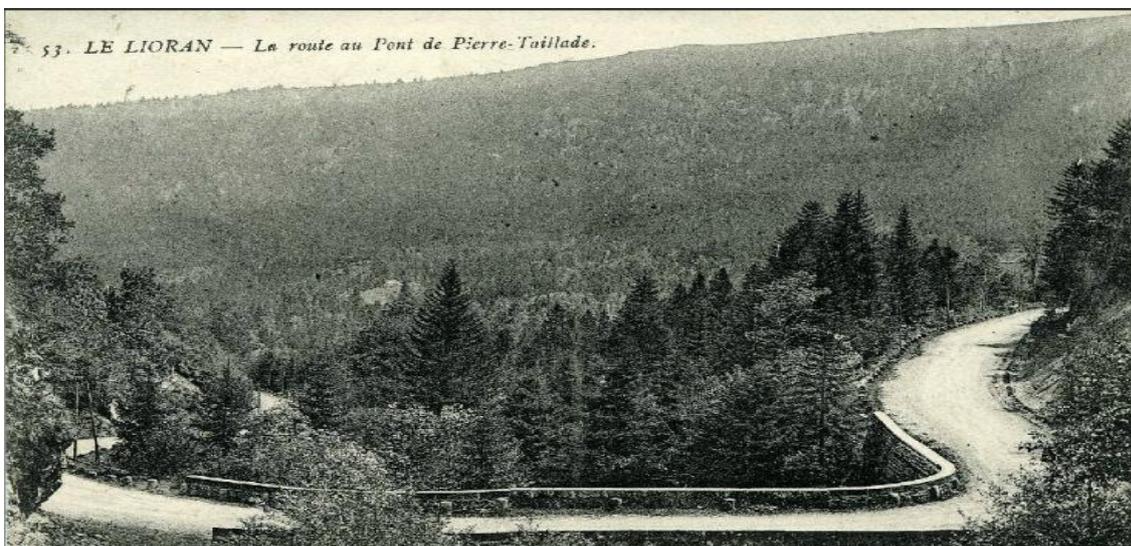
Le vendredi 11 à 16 h 30, le feu fut ouvert sur les avant-gardes de la colonne Allemande arrivée à environ 1 km au Sud du tunnel. Immédiatement, les Allemands ripostèrent à l'arme lourde. Au bout d'une demi-heure, la position avancée devenant intenable, THOLLON ordonna le repli des avant-postes. Les Allemands, comprenant qu'une souricière leur était tendue, partirent à l'assaut des crêtes, par l'Est : ils furent vite au contact des avant-postes de GOAILLE et des tirs au jugé sur les couverts forestiers appuyèrent leur progression. GOAILLE devait reculer pied à pied



Le Groupement "Eynard" qui passait ainsi en première ligne, fît sauter la voûte de la sortie Nord du tunnel. Les patrouilles Allemandes, devenues maîtresses du col et des crêtes environnantes, continuèrent à progresser, tandis que le gros de la colonne, talonnée au Sud par les hommes de "Christian", s'engouffrait dans le tunnel et se heurtait à l'éboulement de la voûte de la sortie Nord : il lui fallut plusieurs heures pour dégager la sortie du tunnel, avant de s'engager sur la route de Murat... Mais "Eynard" les y attendait au pont de la Pierre Taillade encore intact.

Ce pont avait été miné, **dans la nuit du 10 au 11**, par un de nos amis de Mauriac, l'Ingénieur des Travaux Publics Ernest REVERSAC. THOLLON l'avait envoyé quérir d'urgence lorsqu'il avait appris l'indisponibilité du Capitaine du Génie "Renard"

A minuit, "Bertrand" était sur la route, où, à 600 mètres du P.C. du commandant "Eynard" et il percuta les cyclistes Allemands. Un coup de volant jeta la voiture en travers de la route, "Bertrand" sauta à terre et, coudes au corps, sous les balles, fonça dans la nuit, au hasard... Le charme était rompu ! Les allemands surent qu'il y avait du monde par là et s'arrêtèrent pour attendre les événements. Fraisse-Haut, alerté, envoya la patrouille du Chef MARCEL et enfin "Warnuzel", dressa l'oreille, inquiet de ces coups de fusils venus d'une direction insolite... Il s'approcha du bord de la falaise, ne vit rien, mais entendit... "un pédalier qui grince" ! Accompagné de son meilleur grenadier, il descendit le plus bas possible. Ils avaient tous deux, dans chaque main une grenade dégoupillée. Ils virent des Allemands dans les fossés de la route, sur le pont, partout... Des deux mains, ils balancèrent leurs grenades dans le bas. Les Allemands, en panique, firent demi-tour en laissant derrière eux : 9 cadavres autour du pont et de nombreux blessés.

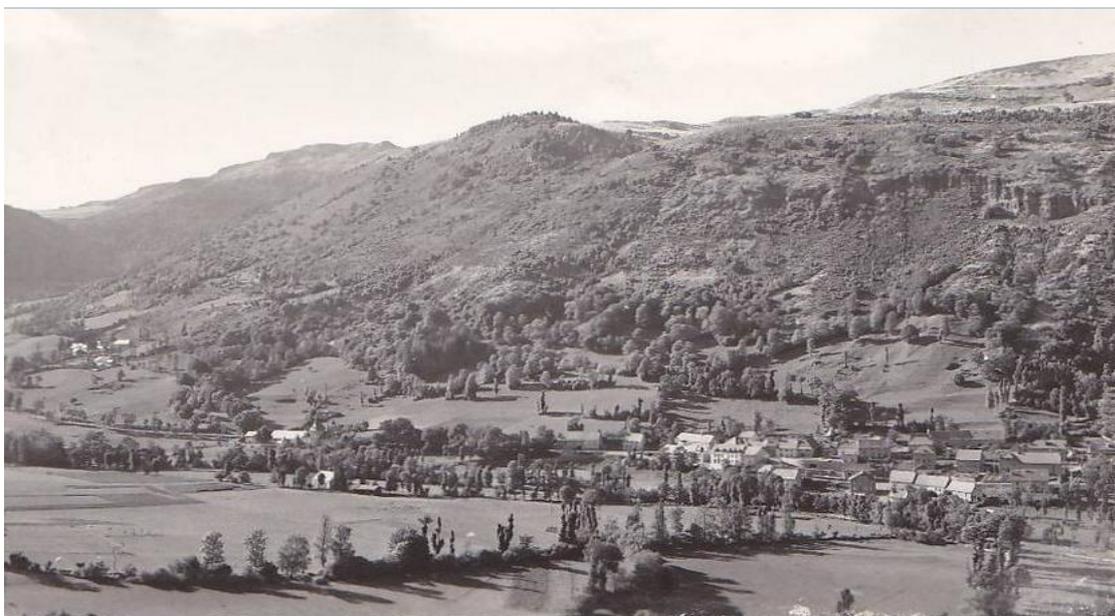


Ce fut le moment où, à minuit quinze exactement, REVERSAC déclencha l'explosion le pont était détruit et la route coupée !

En ce matin du 12, il apparut que les Allemands se regroupaient vers la sortie du tunnel tandis que nos Compagnies se déployaient "en éventail" de part et d'autre de la vallée, d'une crête à l'autre, à la hauteur de la coupure de la Pierre Taillade. Nous n'allions pas tarder à comprendre la cause de cette apparente inactivité. Vers 14 heures, trois chasseurs-bombardiers Junker 88 apparurent, venant du Nord. Ils se mirent à mitrailler et à bombarder tout ce qui paraissait bouger dans la vallée et sur les pentes.

Nous voici à l'aube du dimanche 13 août, la journée s'annonçait radieuse, les hommes étaient reposés et plein d'allant. Mais ce fut un dimanche tragique, **qui fût pour la Compagnie "Bertrand", un terrible jour d'épreuve.**

En ce matin du 13, ce sont les Allemands qui reprirent l'offensive avec, à nouveau, l'appui de son aviation. Celle-ci détruisit partiellement les villages de Laveissière et Fraisse-Haut.



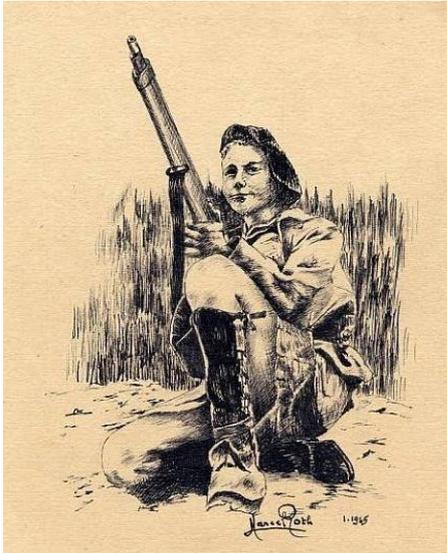
Dans la vallée, un peu avant 9 heures, un autocar vint chercher la section "Warluzel". Du cantonnement de La Chevade, par Le Meynial, Laveissière, elle descendit à Fraisse-Haut. Les avions Allemands qui tournaient dans le ciel avaient repéré l'autocar et l'escortèrent.

On retrouve "Bertrand" avec le Commandant OSTERING qui a reçu la direction des opérations dans le secteur. Le Lieutenant était sombre, avait les traits durcis par la fatigue. Depuis sa course dans la nuit, il boitait légèrement.

La section "Warluzel" devait se porter sur la position au dessus du pont de la Pierre Taillade. La place du Lieutenant "Bertrand" était au P.C., mais cette section représentait pour lui, maintenant, toute sa compagnie. Alors, derrière lui, en colonne par un, à cinq mètres d'intervalle, les 30 hommes s'engagèrent sur la route. Les deux avions rodaient toujours.

La section quitta la route, en ordre dispersé, les hommes commencèrent à gravir le talus. Il n'était pas tout à fait 10 heures, quand une fusée rouge lancée par un des avions, tomba sur le pont détruit... Alors, ce fût le drame, atroce, terriblement rapide. Sur ces hommes qui montaient péniblement à découvert, plusieurs mitrailleuses Allemandes, se démasquèrent et fournirent un feu nourri, parfaitement ajusté. En 10 secondes, 5 hommes étaient touchés. Le Lieutenant, qui était près à atteindre le couvert, s'y jeta d'un bond. Un volontaire l'imita. Les autres plus près de la route se laissèrent glisser dans le fossé.

"Bertrand" et son compagnon, miraculeusement indemnes, s'abritèrent comme ils purent. Les balles pleuvaient autour d'eux. Les avions continuaient de tourner au dessus de leur têtes, piquaient sur le bois, lâchaient plusieurs chapelés de grenades.



Plus rien ne bougeait sur le glacis, ni dans le bois. Le feu cessa. "Bertrand examina la situation, elle était terrible mais pas désespérée. Ils auraient pu essayer de fuir, à tous risques vers les crêtes, ou se mettre en boule et rouler jusqu'au fossé. Mais là, tout près, à quelques mètres au dessous de lui, les blessés, ses blessés gémissaient et râlaient. Certains, sans doute, n'étaient que légèrement atteints. "Bertrand" ne se sentit pas le courage de les abandonner. Il leur parla et essaya de les soutenir en attendant des renforts par les hauts

En effet, les camarades étaient déjà en route pour leur porter secours, mais ils n'eurent pas le temps d'atteindre la position. On les rappela d'urgence, on leur intima l'ordre de revenir, et vite car des

Allemands descendaient en nombre des crêtes et allaient les encercler. On ne pouvait plus rien pour les malheureux, sinon se faire prendre ou mourir avec eux.

"Bertrand" entendant venir vers lui, dans le bois, ceux qu'il croyait être des amis, espérait et dans la même seconde, se vit perdu. Son immense fatigue l'écrasa, il était seul, il renonça et Il ne se défendit pas, peut être pensait-il pouvoir faire encore quelque chose pour ses blessés... Mais les Allemands ne relèvent pas les maquisards blessés, ils les achèvent. Lorsque deux jours plus tard, le médecin du bataillon examinera les six corps des maquisards tombés ce matin là, il trouvera, sans aucune contestation possible, sur deux d'entre eux, les traces accusatrices des balles de petit calibre, tirées à bout-portant dans la tête.

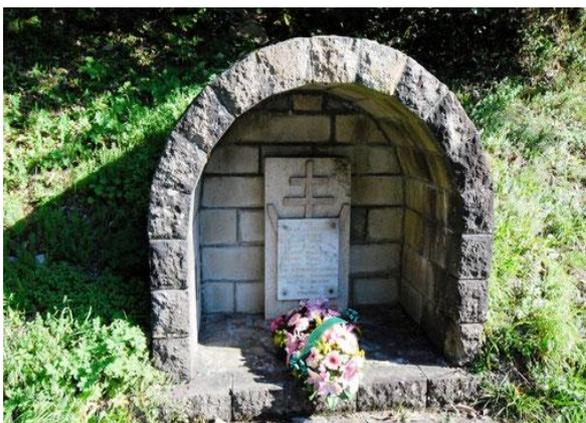
A 14 heures, on apprenait de Murat, que les Allemands avaient fait deux prisonniers dont un Officier, le Lieutenant "Bertrand" Raymond SOULAS. Plusieurs tentatives pour le libérer, dont la proposition d'échange contre un Sous-officier Allemand prisonnier, furent tentées sans succès. Il sera déporté fin août à Buchenwald et plus tard, libéré par les Américains en avril 1945.

Le 14 août, vers midi, la colonne Allemande, fit à Murat la jonction avec les avant-gardes de la Brigade JESSER.

Dans l'après-midi, ce fut le retour échelonné des Compagnies, leur accueil et leur réinstallation dans leurs cantonnements.

Les combats du Lioran durèrent trois jours et trois nuits. Nos Unités rejoignirent leur cantonnement initial, épuisées mais quelque peu aguerries et satisfaites de la mission remplie.

Ce même jour, nous apprîmes le débarquement Allié sur les côtes de Provence... La mission, déjà donnée à toutes les Forces Françaises de l'Intérieur, de freiner - à défaut de pouvoir les arrêter - tous les replis des forces Allemandes vers l'Est, allait se trouver amplifiée ! ».



ICI Le 13 AOUT 1944
BONA Hugues
ESCALON Jules
GOUNY Roger
LELONG Maurice
MORVAN Robert
VALADE René
VOLONTAIRES F-F-I
sont Tombés Glorieusement
Pour la Libération de la FRANCE

Les FFI obtiennent peu après la capitulation de Rueyres (qui contrôlait l'ensemble hydro-électrique Sarrans-Brommat-Rueyres sur la Truyère). Les prisonniers sont envoyés à l'Aigle.

Les Allemands veulent quitter Saint Flour pour rejoindre Clermont. Plusieurs accrochages ont lieu et coûtent un tué et plusieurs blessés. Le dernier contact se produit à Saint-Poncy.

Ce sera la dernière bataille Cantalienne.

Le Bataillon Didier :

Le Cantal est libéré.

Les colonnes Allemandes se replient vers l'est et Autun constitue un point de passage obligé.

Le Bataillon Didier va y trouver la gloire ... et la peine.

Il rallie le Corps Franc Pommies.

Entre le 8 et le 13 septembre de très violents accrochages se déroulent aux Quatre Vents ; le Pont de Laizy-Brion est détruit, et ces combats aboutissent à la défaite Allemande. Autun est libérée.

Une pause près de Dijon et André Coyne vient demander au bataillon Didier de rejoindre l'Aigle, le besoin de techniciens, sur place, est indispensable à la reprise complète des travaux.

Le 29 septembre, le Bataillon Didier défile dans les rues de Mauriac et à Aynes.

L'aventure se termine pour la plupart.

Le travail reprend au barrage.



Mais certains volontaires rejoignent l'armée régulière.

la 1ere armée Rhin et Danube de Delattre de Tassigny.

Ils prennent une part active à la difficile bataille des Vosges, franchissent le Rhin le 2 avril, entrent à Stuttgart le 21 avril où ils participent au défilé de la Victoire, le 8 mai 1945.



Citation AUBIGNAC René

le 24/8/44

F.F.I. A. AUVERGNE

ETAT MAJOR

I° Bureau

CITATION A L'ORDRE DES F.F.I.

N° 143 AUBIGNAC René (Groupement EYNARD)

Volontaire faisant partie d'une section attaquée par des forces importantes au cours des combats du LIORAN de la nuit du 11 au 12/8/44 au lieu dit la ROCHE TAILLADE, a fait preuve d'un grand sang-froid et d'un esprit combatif parfait.

Le Chef du I° Bureau :

illisible

Le Chef Militaire des F.F.I. d'AUVERGNE

P.O. Le Chef d'Etat-Major :

MORTIER

DEPARTEMENT DU CANTAL

Le Cdt CARLRIAN Chef d'Etat-Major

ETAT MAJOR

N° 118/11

Copie certifiée conforme



Handwritten signature

F.F.I. AUVERGNE

le 24/8/44

ETAT-MAJOR

1° BUREAU

CITATION A L'ORDRE DES F.F.I.

N°154 2°SECTION Cie BERTRAND

Unité d'élite, sous la direction énergique du Sous/Lieutenant WARNUZEL, s'est distinguée au cours des combats du LIORAN. Dans la nuit du 11 au 12 Août 1944, au lieu dit la ROCHE TAILLEDE, a été attaquée par des Forces ennemies supérieures, les a tenu en échec pendant 5 heures, leur infligeant des pertes élevées. A été engagé à nouveau le 12 dans un combat très dur au cours duquel 5 des Siens sont glorieusement tombés. (la présente citation est fusionnée avec celle du Sous/Lieutenant WARNUZEL en ce qui concerne cet officier)

Le Chef de 1° Bureau

Le Chef Militaire des F.F.I. d'Auvergne

illisible

P.O. Le Chef d'Etat-Major

MORTIER

DEPARTEMENT DU CANTAL

Le Cdt CARLHIAN Chef d'Etat-Major

ETAT MAJOR N°118/I

signé : CARLHIAN

Copie certifiée conforme

F.F.I. AUVERGNE

GROUPEMENT 21

Le Chef de Bataillon PEYRE (STWARD) Commandant le Groupement 21

Copie certifiée conforme.

F.3.V.P.

La 2^e Section de la Compagnie BERTRAND, comprenait, le 10^e Août 1944, les militaires suivants :

Sous/Lieutenant	WARLUZEL	Chef de Section
Sergent-Chef	MARRON	Adjoint au Chef de Section
Sergent	TAUZY	
Caporal-Chef	Jules ESCALON	Mort pour la France
	(dit FRANCIS)	
Caporal-Chef	DERIVE	
Caporal	COUDERT	
Volontaires	LAZZAROTO	
	LOUDIERE	
	FRUCHER	
	MORVAN	Mort pour la France
	LELONG	Mort pour la France
	BOVA Hugues	Mort pour la France
	AUBIGNAC	
	CHAMPEIL	
	RAVEL	
	BOVA Jean	
	BERTRAND Jacques (prisonnier)	
	BUCCA	
	AVIAS	
	VESSIER	
	VALADE Henri	
	VALADE René	
	FAURE	
	CORDES	

Le Chef de Détail : PLAYE
Commandant le Groupement

R. Playe

Ces hommes et ces femmes, ces travailleurs, ces maquisards ont construit une partie de l'histoire de France.

**Ils nous ont donné des exemples de refus de la tyrannie, de tolérance, de volonté, de courage, d'abnégation...
En fait, de valeurs universelles.**

**Nous, leurs enfants, nous attachons à faire connaître leurs actes et leur bravoure,
Pour leur rendre hommage,
...Et pour que ces exemples nous inspirent....**

Les Maquis du Barrage de l'Aigle

Manifestation Timbre : Oblitération Premier Jour

Le 2, 3 et 4 septembre 2016



PHIL@POSTE

Communiqué de Presse
Juin 2016

MAQUIS DU BARRAGE DE L'AIGLE

Le 5 septembre 2016, La Poste émet un timbre en souvenir du Maquis du barrage de l'Aigle, entre Cantal et Corrèze.



Visuel d'après maquette disponible sur demande

Le timbre représente le barrage dans sa vallée, avec des maquisards sur la partie droite. A gauche, un largage de conteneur évoque l'une des opérations majeures du maquis.

Un aigle, inspiré d'un logo retrouvé dans les archives du maquis, surplombe le titre du timbre.

Un peu d'histoire

En prévision d'une éventuelle invasion de la zone sud par l'armée allemande en juin 1940, un groupe d'officiers français mit sur pied un projet destiné à retarder la construction du barrage de l'Aigle. Pierre Roussilhe et Michel de la Blanchardière, prirent contact avec André Coyne, ingénieur général et chef du service technique des grands barrages qui leur désigna André Decelle ingénieur dans ce service, comme interlocuteur. Ce projet s'éternisa, mais il resta une infrastructure suffisante pour que des hommes poursuivent l'action dans la clandestinité.

André Decelle, avec la complicité d'André Coyne, constituèrent une troupe clandestine de jeunes hommes refusant le joug de l'ennemi qui deviendra le

bataillon Didier, celui-ci comptera un millier d'hommes (avec les maquis locaux). Ils jouèrent un rôle déterminant dans la libération du Cantal et participeront à la victoire finale.

En 1945, l'ouvrage fût terminé sans qu'un kilowattheure n'ait profité à l'ennemi.

« Il est, pour toute existence, des lieux privilégiés dans le souvenir. Singulier destin que celui de ce chantier qui a dû, longtemps, se taire et travailler, se doutant confusément qu'il était promu à un grand dessein. Puis, brusquement passer du rêve à l'action. » André Decelle.

Les infos techniques

Création: Sophie BEAUJARD

Graveur : Pierre BARA

Impression : taille-douce

Format du timbre : 60 mm x25 mm

Valeur faciale : 3,20 €

Tirage : 1 000 000 d'exemplaires

Mentions obligatoires : création Sophie Beaujard d'ap photo OT pays de Mauriac, gravure Pierre Barra.

Les infos pratiques

Le timbre sera vendu en **avant-première** à :

• **CHALVIGNAC (15)**

Du vendredi 2 au dimanche 4 septembre 2016 de 10 h à 18 h

Pierre Bara animera une séance de dédicace le vendredi 2 septembre.

Informations complémentaires lesmaquisdubarragedelaigleletimbre.fr/

• **PARIS (75)**

Le Carré d'Encre, de 10 h à 18 h, les 2 & 3 septembre 2016, 13 bis rue des Mathurins, 75009 Paris.

A partir du 5 septembre 2016, il sera vendu dans certains bureaux de poste sur le site Internet www.laposte.fr/boutique, au Carré d'Encre, par abonnement ou par correspondance à Phil@poste Service Clients Z.I Avenue Benoît Frachon, BP 10106 Boulazac, 24051 PERIGUEUX CEDEX 09.

PHIL@POSTE / PRESSE

Maryline GUILLET

☎ : 01 41 87 42 33

ou 06 32 77 39 65

maryline.guilet@laposte.fr

www.laposte.fr/toutsurletimbre

Toute l'actualité du timbre



@toutsurletimbre



toutsurletimbre



Maquis du barrage de l'Aigle



Le chantier du barrage de l'Aigle, qui débute en 1939 aux confins de la Corrèze et du Cantal, est destiné à compléter l'aménagement hydroélectrique de la Dordogne. Si la construction se poursuit après l'armistice franco-allemand du 22 juin 1940, le chantier va devenir au fil des mois un haut lieu de résistance. Dès l'été 1940, le site accueille des travailleurs clandestins, en particulier des prisonniers évadés d'Allemagne. C'est le cas d'André Decelle : cet ingénieur des Ponts et Chaussées, recruté en 1941 par son ancien professeur André Coyne, est d'ailleurs à l'origine du réseau de Résistance qui se met progressivement en place au sein du chantier.

En 1943, le réseau s'enrichit de jeunes ingénieurs des Ponts et Chaussées réfractaires au STO. Mais c'est le parachutage du major britannique Frederick Cardozo, au mois de mai 1944, qui s'avère décisif : dans le cadre de la mission « Benjoin », l'officier du SOE fédère tous les groupes de résistants isolés qui s'étaient constitués autour du site de construction, et met sur pied le bataillon du Barrage ou « bataillon Didier » qui comptera jusqu'à

4000 hommes. Le 14 juillet 1944, 90 tonnes d'armes sont larguées par l'US Air Force, permettant au bataillon du Barrage de participer activement à la libération de l'Auvergne.

Progressant vers le nord-est au cours de l'automne 1944, les hommes du bataillon Didier libèrent notamment Autun et Dijon. Après leur jonction avec la 1^{re} Armée du maréchal de Lattre de Tassigny, ils prennent part aux combats meurtriers de l'hiver 1944-45 et pénètrent en Allemagne où ils libèrent Stuttgart. Leur épopée triomphale se termine à Berlin où, le 8 mai 1945, ils défilent devant la porte de Brandebourg aux côtés des troupes alliées. Quant au barrage de l'Aigle, il sera finalement inauguré le 15 octobre 1945.



Le bataillon du barrage vient de dégager l'aérodrome de Dijon, permettant l'atterrissage des alliés.

Timbre (taille-douce) : création Sophie Beaujard, gravure Pierre Bara. Mise en page et illustration du document philatélique Sophie Beaujard, illustration d'après photo © Amicale des Compagnons de l'Aigle sur Dordogne. Texte : Jean-Yves Le Naour.

Phil@poste / 21 16 508 / © La Poste 2016

**La loi de 1954 a instauré la
Journée nationale du souvenir de la déportation**

Le dernier dimanche d'avril devient « Journée nationale du Souvenir des victimes et héros de la déportation ». Des cérémonies officielles évoqueront le souvenir des souffrances et des tortures subies par les déportés dans les camps de concentration et rendront hommage au courage et à l'héroïsme de ceux et de celles



Raymond SOULAS

Denise son épouse

Alain son fils

Année 2014

**DES MAQUIS D'AUVERGNE
AUX
COLLINES DU HARZ**

Souvenirs
de
Raymond SOULAS par Raymond SOULAS

Juin 1944 - Mai 1945

Au Printemps de 1944, la situation militaire de l'Allemagne s'est sensiblement dégradée, aussi bien sur le front oriental, où les Russes progressent, qu'en Italie où les Alliés avancent vers le Nord. Tout le monde prévoit qu'un débarquement ne tardera pas à avoir lieu sur les côtes françaises et l'impatience est grande.

Je suis installé, depuis le mois de Septembre 1943, aux confins de la Corrèze et du Cantal, où j'ai été engagé comme Ingénieur débutant sur le chantier de la Société Générale d'Entreprises (S.G.E.) pour l'aménagement hydroélectrique de Saint-Geniez-O'Merle, sur la Maronne, affluent de la Dordogne.

Après six mois passés, au début de 1943, à l'Ecole des Ponts et Chaussées, j'avais souhaité, en effet, m'éloigner de Paris. J' y étais affilié à un réseau de renseignements militaire relié à Londres, mais comme officier d'active "en congé d'armistice", j'étais sous la surveillance de la police allemande. Cela était d'autant plus dangereux pour ma famille que nous habitions , mon épouse Denise et moi, avec Alain qui venait de naître, chez mon père dont le beau-fils Gwen-Aël Bolloré venait de partir en Angleterre pour y rejoindre De Gaulle.(1) .

Je m'étais fait engager d'abord comme stagiaire, puis comme Ingénieur, sur le chantier de la S.G.E., considéré par les Allemands comme prioritaire (S. Betrieb), pour l'équipement énergétique de la future "Grande Europe Allemande" et autorisé, de ce fait, à employer du personnel susceptible d'être recruté pour le Service du Travail Obligatoire (S.T.O.). J'avais pu, non sans peine, trouver à Saint Privat, à quelques kilomètres du chantier, un petit logement où je m'étais installé avec Denise et Alain.

La région comportait plusieurs autres chantiers qui bénéficiaient du même régime. En particulier celui du barrage de Laigle, sur la Dordogne, où se trouvait tout un groupe de jeunes Ingénieurs-élèves de l'Ecole des Ponts et Chaussées, dirigés par un ancien, André Decelle, maître d'oeuvre du barrage, qui résidait à Mauriac.

Peu après mon arrivée à Saint-Privat, j'avais pris contact avec ce groupe de camarades et avec Decelle, qui était également Chef départemental de l'Organisation de Résistance de l'Armée (O.R.A.) dans le Cantal. Enrôlé aussitôt dans ce réseau, je recevais la mission de recruter des volontaires susceptibles de constituer une compagnie le jour où l'ordre serait envoyé de Londres de mobiliser des unités de maquis dans la région. Je m'y étais employé tout l'hiver, réunissant régulièrement un noyau d'encadrement dans une ferme abandonnée, au dessus des "Tours de Merle", site sauvage et grandiose dans les gorges de la Maronne.

Le 2 Juin 1944, je reçois de Decelle l'ordre de me rendre au pont de Rodomont, au sud de Pleaux, pour y rencontrer un officier chargé de préparer la mise en place des maquis. Quelle n'est pas ma surprise en arrivant au lieu de rendez-vous, d'y trouver le Commandant Roger Playe, un X de la promotion 24, que j'avais eu comme

(1) cf. Gwen-Aël Bolloré : " Nous étions 177". Editions France. Empire 1964.

instructeur à l'Ecole du Génie. Il est désigné pour prendre le commandement d'un Groupement qui s'installera dans la région de Pleaux et dans lequel ma Compagnie sera intégrée. Nous allons à la reconnaissance d'un emplacement qui convienne à l'implantation d'un maquis, dans les forêts qui bordent la Maronne, à proximité du hameau de Calau. La mobilisation aura lieu sur l'ordre qu'il me communiquera par téléphone dans un délai qui est prévu très bref ; je dois d'ores et déjà la préparer

En rentrant à Saint -Privat, je mets en alerte mes adjoints et les futurs chefs de Sections qui, à leur tour, contactent les volontaires qui ont participé à nos réunions des mois précédents et ceux qui ont fait savoir qu'ils seront prêts à participer aux opérations, le moment venu . Dès le lendemain, avec un premier noyau, je suis à Calau pour reconnaître les lieux et préparer le cantonnement. Le temps est doux, en ce mois de Juin et nous n'aurons pas de problème pour nous installer dans des granges plus ou moins abandonnées, au milieu des bois.

Dans la soirée du 5 Juin, l'Etat Major de l'O.R.A. reçoit l'ordre de mobilisation par le message convenu passé à la B.B.C.: "coup d'envoi à 15 heures". Le 6 au matin, la France apprend avec joie, mais avec anxiété, la nouvelle du débarquement allié qui est intervenu à l'aube sur les plages de Normandie. Je fais mes adieux, avec émotion, à Denise, qui va rester seule à Saint-Privat avec Alain, qui vient d'avoir un an. Je rejoins Calau pour y recevoir les volontaires qui vont y affluer dans la journée, gonflés par un immense espoir. Ce sont principalement des travailleurs du chantier de la S.G.E. . Parmi eux beaucoup de jeunes ouvriers. Un certain nombre sont des espagnols "rouges" réfugiés en France qui travaillent au chantier sous la surveillance d'un officier français, l'Aspirant Marron, qui les accompagne dans le maquis. Parmi ces volontaires également, quelques Nord-Africains ainsi que des habitants de la région, comme l'instituteur du village voisin de Saint Julien-aux-Bois. Je me trouve donc à la tête d'une troupe d'une cinquantaine d'hommes que je répartirai en trois Sections avec un petit Etat Major. Les plus jeunes ont 17 ou 18 ans, le plus âgé a près de 60 ans mais ce n'est pas le moins enthousiaste. Avec eux, il faut que je constitue une unité susceptible de participer aux combats, que tous attendent avec impatience.

Chacun est arrivé avec les vêtements les mieux adaptés à une vie qui tient beaucoup du "camping" et l'ensemble est assez disparate. Il n'est pas question d'obtenir un semblant d'uniformité et cela ne me préoccupe d'ailleurs pas du tout.

Le Groupement Playe comprend environ 300 hommes répartis en 3 Compagnies:

- la Compagnie Thollon, la plus importante , est constituée de jeunes de l'école des cadres du mouvement "Jeunesse et Montagne", branche des Chantiers de Jeunesse, encadrés par des officiers d'aviation.
- la Compagnie Dutter est composée de volontaires venus de la région de la Bourboule et du Mont Dore.
- la Compagnie Bertrand, la mienne, ainsi nommée d'après mon pseudonyme dans la Résistance.

Ces unités, ainsi que celles des autres groupements de l'O.R.A., sont disséminées dans la région, afin de ne pas constituer un "réduit", facile à encercler, comme celà s'est produit dans le Vercors ou, plus près de nous, dans les Monts de la Margeride.

Un Etat Major assure la coordination et la liaison avec le Colonel Fayard (alias Mortier) qui coiffe les différents Groupements du Cantal et en particulier celui dont Decelle (alias Didier) a pris le commandement et qui est constitué par des éléments provenant du chantier du barrage de Laigle.

Avec Playe, un médecin parisien, le Docteur Klotz, est à notre disposition pour toute question médicale ou sanitaire. Le problème le plus préoccupant est celui de l'armement. Les armes dont nous disposons proviennent en partie de " l'Armée de l'armistice", et ont été camouflées après l'invasion de la zone libre par les Allemands . Pour l'ensemble du Groupement , Playe ne dispose que d'un seul fusil-mitrailleur, quelques fusils, une trentaine de mitraillettes et quelques grenades.

Avec ce maigre armement, nous allons nous consacrer à l'instruction des volontaires, pour la plupart tout à fait inexpérimentés. Ceux qui ont déjà servi dans l'armée font les moniteurs pour le maniement et l'entretien des armes.

Celles-ci ont été réparties entre les compagnies, mais certaines doivent être utilisées à tour de rôle en raison de leur rareté. Les munitions aussi sont peu nombreuses et doivent être conservées dans l'éventualité d'engagements, pour défendre le maquis ; c' est dire que les tirs réels d'exercice sont très limités.

La discipline faisant "la force principale des armées" je demande aux volontaires de l'accepter de bonne grâce, car je n'ai, en fait , aucun moyen de l'imposer. Cela ne pose aucun problème : car le volontariat et la fraternité du maquis impliquent l'acceptation d'une hiérarchie qui n'est pas discutée.

Ils m'ont reconnu l'initiative de constituer notre unité. L'Adjudant-Chef Warluzel, homme calme et expérimenté, en impose par sa compétence. Le Sergent-Chef Robert a une autorité naturelle indiscutable ; je sais que son passé n'est pas irréprochable, mais c'est le passé! Je sens qu'il veut se racheter par son attitude d'aujourd'hui. Plus tard, il fondera un foyer et sera un père de famille et un employé impeccable. Le Sergent Gasparoux, un gascon original et charmant, commande avec décontraction. Il a fait son service militaire en Algérie et nous est arrivé, vêtu d'un grand pantalon de méhariste. Il est le premier à entonner des chansons de marche ou à agrémenter les soirées de récits colorés. Mes adjoints, Ingénieurs et Aspirants de réserve , sont toujours prêts à mettre la main à la pâte avec bonne humeur. Parmi les jeunes, je trouve sans peine des cuisiniers qui préparent une nourriture suffisamment abondante grâce aux ressources locales en viande, pommes de terre, pain, matières grasses et fromage de Cantal. Dans la mesure du possible, nous payons avec les fonds qui me sont remis par l'Etat-Major. Par moments pourtant, nous sommes obligés de faire appel à la réquisition chez les cultivateurs et nous leur remettons des "bons" signés par moi et portant le tampon du Groupement. Ils les acceptent sans trop de difficultés mais, sans doute, sont-ils quelque peu sceptiques quant à leur valeur. Ils ont tort, car ces bons seront honorés après la Libération.

Je dois aussi assurer des distributions de tabac ou de cigarettes pour les fumeurs. Et là, je n'ai d'autre ressource que de faire visiter par une patrouille, dans une petite gare voisine, le train qui relie Mauriac à Aurillac et de réquisitionner une partie de la livraison destinée aux bureaux de tabac de la région. Tant pis pour les villageois, ils fumeront un peu moins jusqu'à la Libération!

Il a également fallu que j'équipe ma compagnie de quelques moyens de déplacement: autos et motos. C'est le chantier de la S.G.E. qui a été mis à contribution et c'est lui aussi qui nous fournit, en carburant. Cela ne se passe pas toujours sans des discussions un peu vives entre mon chef d'intendance et le chef comptable du chantier. Un jour, je suis obligé d'intervenir pour que ce dernier, récalcitrant mais terrorisé, ne soit pas malmené. Mais nous sommes raisonnables dans nos prélèvements et les relations avec le chantier restent, sinon cordiales, au moins correctes.

Ainsi organisée mon unité consacre ses journées aux exercices de formation. Je ne perds pas de vue que nous devons être, un jour, intégrés dans une véritable armée. Les militaires doivent obligatoirement marcher au pas et manier les armes ; ils doivent également apprendre à "crapahuter". Important aussi est l'entretien des armes : démontage et remontage, nettoyage et graissage. Nous nous employons à cette instruction, avec le peu d'armes dont nous disposons. Dans les bois coupés par les gorges de la Maronne nous sommes à l'écart des voies de communication où les convois allemands continuent à circuler. Nous brûlons évidemment de leur dresser des embuscades, mais avec nos faibles moyens, nous ne leur ferions pas grand mal et nos actions n'auraient pour conséquence que d'entraîner des représailles sur les villages voisins, ce que nous ne voulons à aucun prix. Mes volontaires le comprennent et se cantonnent dans une attente de plus en plus impatiente alors qu'ils commencent à se croire de vrais soldats.

Mises à part les corvées de ravitaillement, nous avons peu de rapports avec les habitants. C'est une population rurale plutôt méfiante, mais notre attitude et la jeunesse des volontaires nous valent une certaine sympathie. Peu de rapports non plus avec les résistants des villages et des petites villes.

Un beau jour, mes hommes m'amènent un grand gaillard hirsute, en me disant : "c'est un espion boche, il faut l'exécuter". Le malheureux parle mal français; je l'interroge en allemand. J'apprends qu'il se cache dans les forêts de la région depuis de début de la guerre. Il s'appelle Karl, travaille comme charbonnier et a réussi à passer inaperçu des autorités, aussi bien françaises qu'allemandes. Il a une peur bleue et se jette à mes pieds en demandant grâce.

Il n'est évidemment pas question de tuer ce malheureux. Je décide donc de le garder avec nous. Je lui explique que je ne peux pas le libérer, ne serait-ce que dans son propre intérêt et qu'il faudra qu'il reste avec nous comme homme de peine. Sa reconnaissance éclate et désormais, j'aurai dans ma Compagnie un homme qui ne m'appellera que "Herr Hauptman" ! Malheureusement, mon Karl est un peu porté sur la bouteille et quelques semaines plus tard, le chef de Section qui l'a en charge me l'amène en se plaignant de ses saouleries répétées.

"Karl, lui dis-je avec sévérité, tu as exagéré ; nous ne pouvons plus te garder ⁵ et, comme nous ne pouvons te libérer, je suis obligé de te faire exécuter : tu vas creuser ta tombe." Après maintes supplications, la discipline allemande prend le dessus et il creuse consciencieusement une tranchée aux dimensions voulues tout en se lamentant sur sa sottise. Lorsqu'il a fini, je lui explique que je lui fais grâce, à condition de promettre d'être plus sobre. Il promet et reprend sa place dans sa Section. Sa "tombe" servira de feuillées.

Nos rapports avec les gendarmes de Pleaux sont excellents. Ceux-ci ont constaté qu'ils avaient affaire à des gens sérieux et qu'aucune exaction ne pouvait nous être reprochée. Cependant au bout de quelque temps, des paysans du coin viennent se plaindre à la gendarmerie qu'un maquisard leur extorque de l'argent sur menaces. Le brigadier vient me trouver et m'en fait part. Je suis convaincu que mes hommes n'y sont pour rien. Je m'engage néanmoins à faire une enquête. Mais les gendarmes, qui connaissent bien leur secteur, ont leur idée : le brigadier soupçonne un garçon du pays qui à déjà quelques méfaits à son actif. Je l'accompagne chez la mère du suspect. Celui-ci est au lit. Le brigadier l'interroge en le brusquant un peu. Après quelques moments de dénégations, c'est l'aveu : il a rançonné les paysans en se faisant passer pour maquisard. Les gendarmes l'emmènent pour le mettre à l'ombre, en attendant qu'il puisse être inculpé.

Le mois de Juin se passe ainsi et ma petite troupe prend peu à peu l'allure d'une vraie Compagnie. La France Libre a réussi à fusionner tous les mouvements de résistance sous l'égide des "Forces Françaises de l'Intérieur" et nous avons reçu des brassards tricolores marqués "F.F.I." qui introduisent un élément d'uniforme dans la tenue des volontaires. Notre talon d'Achille reste toujours le problème de l'armement, qui n'a que très peu progressé depuis la mobilisation. L'Etat Major multiplie les démarches auprès de Londres pour obtenir des parachutages. Les F.F.I. ont été placés sous le commandement d'un gaulliste reconnu, le Général Koenig, héros de Bir Hakeim, mais la décision n'a pas été encore prise d'armer sérieusement les maquis.

LE PARACHUTAGE TRICOLORE DU 14 JUILLET

L'évolution des combats sur le front de Normandie fait aboutir rapidement cette question. En effet, après un débarquement pleinement réussi, les forces alliées ont rencontré une vive résistance de la part de la Wehrmacht et leur progression est difficile. Les allemands préfèrent limiter, voire abandonner l'occupation du Sud-Ouest et du Centre de la France et renforcer le front de Normandie avec toutes les troupes disponibles; Le Commandement allié a donc été amené à donner mission aux F.F.I. d'arrêter ou, au moins, de retarder, la progression de ces unités vers le Nord. Une vaste opération de parachutage d'armes est programmée, en accord entre le S.H.A.E.F. (Supreme Headquarters Allied Expeditionary Forces) et les F.F.I.. Les nuits étant très courtes en cette période de l'année et la présence allemande allégée, il a été décidé de procéder carrément de jour.

Les maquis ont eu la charge de choisir et d'équiper les terrains de réception, le plus loin possible des points de stationnement de troupes allemandes et de prévoir les effectifs nécessaires à l'enlèvement des containers. Des officiers britanniques ou américains ont été parachutés dans des maquis pour assurer la liaison avec l'Angleterre. C'est ainsi que le Major britannique Cardozo (alias Vecteur) délégué par le Special Operations Executive (S.O.E.) de Londres, assiste le Colonel Fayard à notre Etat Major. Les premiers parachutages de quelque importance, ont lieu le 25 Juin dans différentes régions, mais ce n'est pas encore notre tour. Celui-ci viendra bientôt.

Sur les instructions reçues du GQG allié, une recherche soigneuse a été effectuée par notre Etat Major pour repérer et aménager un terrain pouvant convenir à la réception d'un parachutage important. Le site retenu, qui sera connu à Londres sous le nom de code de "Serrurier" se trouve à 3km au Sud de Pleaux. Il a été reconnu par Jean Chavot (alias Patrice) Ingénieur de la Société FORCLUM qui fait partie de l'Etat Major du Colonel Fayard. Les premiers parachutages y ont lieu à partir du 7 Juillet, mais c'est l'opération du 14 Juillet, connue sous le nom de Code "Cadillac" qui se révèle spectaculaire et permet d'armer un peu plus convenablement nos maquis. Le 13 juillet à 19h30, l'Etat Major est alerté par le message convenu passé à la BBC : " Les Cannibales bouffent les Esquimaux". Je suis averti, afin de me tenir prêt à participer, le lendemain, à la réception du parachutage. La compagnie se met en route dans la soirée pour parcourir les quelques kilomètres qui la séparent du terrain. Un opérateur radio venu de Londres, assurera le contact avec l'escadrille qui procèdera à l'opération.

Le jour se lève, avec un temps magnifique. L'attente est fébrile. Peu après neuf heures, nous commençons à entendre le bourdonnement des avions. Et, brusquement c'est le spectacle impressionnant des 36 forteresses volantes B17 en formation serrée, encadrées par des chasseurs qui s'avancent vers nous, dans le ciel. Le terrain a été balisé par 3 grands feux en triangle dont la fumée s'élève droite dans l'air. Les avions tournent et reviennent par vagues de six qui piquent vers nous et se délestent de containers soutenus par des parachutes de différentes couleurs. On compte 6 vagues ; la dernière largue des parachutes bleus, blancs et rouges. Au total, il y en aura 430, pour 47 tonnes de matériel.

Chez nous, l'excitation est à son comble. La soudaineté de l'opération, sa précision, son énormité, le bruit assourdissant des moteurs et le spectacle des centaines de parachutes multicolores nous laissent médusés. Médusés, mais non inactifs, car il faut aussitôt tout ramasser, charger dans les véhicules préparés à cet effet qui seront évacués sur le camp de Néronne où se trouve l'Etat Major des FFI du Cantal.

L'armement tant attendu est enfin arrivé. Dans les jours suivants les armes et les munitions sont réparties entre les Groupements. Mes volontaires sont enfin plus convenablement armés avec un fusil mitrailleur par section, un fusil ou une mitrailleuse pour chaque homme, une carabine ou un pistolet pour les officiers. Nous avons également des grenades et un mortier antichar PIAT (Projection Infantry Anti-Tank) pour la compagnie. Il s'agit de poursuivre intensivement la formation à l'emploi des armes, qui ne pouvait, jusqu'à maintenant être que sommaire.



Certains matériels nous sont inconnus. C'est le cas du mortier PIAT, mais aussi de la miraillette STEN, arme efficace et très robuste, mais qui exige certaines précautions. Son mécanisme est sommaire, et le tir peut se déclencher si l'on a le malheur de heurter violemment la crosse sur le sol (des accidents graves ont eu lieu dans certains maquis).

Les progrès de l'instruction sont rapides, avec l'aide des volontaires déjà expérimentés et grâce au vif désir de chacun de maîtriser l'emploi des armes.

Une dizaine de jours plus tard, je reçois l'ordre de déplacer ma Compagnie vers la région de Riom-es-Montagnes, située à une quarantaine de kilomètres à l'Est de Mauriac. Le transfert se fait par une longue marche. Après m'être assuré que l'on ne signale aucune colonne allemande dans la région, je ne résiste pas à l'envie de faire traverser à ma troupe la ville de Mauriac, marchant au pas, le brassard F.F.I. fièrement arboré. Les habitants nous réservent évidemment un accueil chaleureux..

Nous chantons le chant habituel de ma Compagnie, qui rythme la marche et résonne dans les rues de la petite ville (sur l'air d'un chant de partisans russes) :

"Marchons au pas camarades,
Marchons au pas hardiment, hardiment,
Au delà des fusillades)
La liberté nous attend) bis

"Dans nos plus hautes montagnes
Nous avons pris le maquis, le maquis
Pour échapper à l'Allemagne)
Et ne plus être asservis) bis

"Car le nazi sanguinaire
Est venu en assassin, assassin
Dans notre marche guerrière)
Nous nous vengerons de nos mains.) bis

"Marchons au pas camarades,
Marchons au pas hardiment, hardiment,
Aujourd'hui le ciel maussade)
Demain sera le Printemps) bis

Notre nouveau cantonnement, à quelques kilomètres de Riom-es-Montagnes, est situé dans un environnement moins boisé qui exige des précautions particulières. Les volontaires sont logés dans des granges et j'occupe moi-même, une petite maison isolée. Nous sommes en liaison téléphonique avec l'Etat Major et l'agent de liaison de la Résistance à Riom, une postière courageuse et dévouée, connue sous le pseudonyme de "Madelon", nous avise, le cas échéant, des mouvements des Allemands dans la région. Des postes de guet sont installés sur les routes d'accès, à quelque distance de notre cantonnement.

Nous nous sentons plus assurés, avec un armement meilleur et un entraînement qui a permis à tous les volontaires de se familiariser avec l'emploi de ces armes. Mais les Allemands ne circulent plus guère sur les routes du secteur, les opérations de Normandie absorbant leur activité. Il semble que leur seul souci soit de faire remonter leurs troupes dans les plus brefs délais.

Pendant le mois de Juin et le début de Juillet, je n'ai pas eu beaucoup de possibilités de retourner à Saint-Privat, où est installée ma petite famille. Je n'ai pu y faire que de rapides visites. Denise et Alain ont été malades et le médecin de Saint-Privat, peu favorable au maquis, n'a guère fait preuve d'empressement pour les soigner. La distance et l'évolution de la situation militaire ne me permettant plus de quitter ma compagnie, il a été prévu que Denise et Alain viendraient faire un court séjour à Riom-es-Montagnes à la mi-Août et je les attends avec impatience.

LES COMBATS DU LIORAN

Le 8 Août, les services de renseignements informent notre Etat Major que la garnison allemande d'Aurillac a reçu l'ordre de quitter la ville et de rejoindre Clermont-Ferrand. La décision est aussitôt prise d'attaquer la colonne afin de retarder sa progression. Ordre est donné aux Groupements de se préparer à faire mouvement.

Dans la soirée du 10 Août, un convoi d'environ 800 personnes, militaires allemands et miliciens français, quitte, en effet, Aurillac par la R.N. 122, qui suit la vallée de la Cère, passe dans le tunnel du Lioran et débouche dans les gorges de l'Alagnon, en direction de Murat. Nos Groupements ont reçu mission de retarder au maximum la progression de cette colonne, en lui infligeant le plus possible de pertes.

Notre Etat Major a prévu de centrer ses actions sur la zone du Lioran où la route est très encaissée et où le tunnel constitue un point de passage susceptible d'être contrôlé... du moins le croit-il. La Compagnie Thollon, renforcée pour constituer un Groupement, est chargée d'interdire l'accès Sud du tunnel, tandis qu'un autre Groupement se placera derrière la colonne allemande pour s'opposer à un éventuel repli vers Aurillac. Le Groupement Playe agira au Nord du tunnel, sur la route de Murat.

11 Août

9

L'ennemi , qui a avancé de nuit, passe à Vic sur Cère, à Thiézac et, en fin d'après-midi, progresse vers Le Lioran, où le combat s'engage avec les volontaires de Thollon.

Devant cette résistance, les Allemands se déploient sur les flancs de la vallée et avancent en formation de combat. Ils sont à la fois mieux armés et plus expérimentés que les jeunes de Thollon qui, malgré leur courage, sont très vite débordés et se replient vers les hauteurs qui bordent le col du Lioran. Les Allemands ont ainsi obtenu l'accès au tunnel où le convoi peut pénétrer et se mettre à l'abri.

Dans la soirée, leurs unités de combat débouchent à la sortie Nord du tunnel. Notre Groupement se trouve maintenant en première ligne.

Ma compagnie est en position à Fraisse-Haut, à 4 kilomètres de l'entrée Nord du tunnel et tient sous son feu le pont de Roche-Taillade sur l'Alagnon, dont nos artificiers ont préparé la destruction. Vers minuit, mes éléments avancés se heurtent à une patrouille allemande qui avance sur la route en direction du pont. Nous ouvrons aussitôt le feu.

L'ennemi riposte et poursuit son avance. Un combat de nuit s'engage, au cours duquel nous repoussons la patrouille et faisons 8 morts et 2 prisonniers, sans que notre Compagnie ait subi de perte. Les prisonniers sont emmenés à l'Etat Major. En les interrogeant, nos chefs apprennent que la colonne attend des renforts venant de Clermont-Ferrand.

12 Août.

Vers 2 heures du matin, nos artificiers font sauter le Pont de Roche-Taillade. Nous prenons des positions d'attente, en surveillant la route nationale. Les Allemands se sont repliés sur l'entrée du tunnel. Dans la matinée, nous apprenons que les renforts attendus sont en route vers Murat. Ils comprennent une centaine de véhicules et nous devons donc nous attendre à avoir en face de nous des forces ennemies beaucoup plus importantes que prévu; il appartient à l'Etat Major d'établir ses plans en conséquence. Pour le moment, ma mission est toujours d'arrêter la progression des Allemands. Ceux-ci se contentent d'envoyer des patrouilles en reconnaissance et des combats sporadiques se poursuivent toute la journée.

13 Août.

La matinée n'apporte pas de changement dans nos positions et nous sommes survolés et bombardés par des avions. En fin de matinée l'ennemi progresse en plus grand nombre et le combat s'engage, dans lequel nous sommes défavorisés à la fois par le nombre et par l'armement. Les Allemands disposent, en particulier, de mortiers et peuvent tirer, à l'abri, sur nos positions de F.M. Nous n'avons que des armes à tir tendu. Vers 17 heures, je constate que nous sommes débordés et je donne l'ordre de repli sur Laveissière. Le gros de la Compagnie parvient à échapper aux tirs, mais un groupe de tête de 8 volontaires, parmi lesquels je me trouve, est isolé sous un couvert entouré d'espaces dégagés.

Deux hommes sont immédiatement atteints en cherchant à en sortir. Nous restons à l'abri des vues, en espérant qu'une contre attaque des nôtres nous permettra de nous esquivier. Mais rien ne se produit. Les Allemands continuent à tirer atteignant encore plusieurs de mes volontaires et rapidement nous sommes complètement encerclés et découverts.

Seul le volontaire Jacques Bertrand, âgé de 17 ans, et moi, sommes encore indemnes et capturés par une troupe nombreuse. On nous emmène aussitôt au P.C. de la colonne qui est installé dans l'hôtel du Lioran.

En passant, j'aperçois les corps de plusieurs de mes malheureux volontaires. J'apprendrai par la suite que six d'entre eux ont succombé à leurs blessures. (1) Nous sommes emmenés à l'Etat Major allemand installé dans les bâtiments de l'hôtel, devant l'orifice du tunnel ; je suis aussitôt interrogé par le Colonel Borgmann, qui commandait la garnison d'Aurillac. Ma bonne connaissance de sa langue me permet de lui répondre sans interprète, ce qui impressionne toujours favorablement les Allemands. Il n'attend d'ailleurs pas de renseignements que je devrais refuser de lui donner, car il n'envisage pas de lancer d'autres opérations que celle lui permettant de faire progresser sa colonne vers Clermont-Ferrand.

D'après la façon dont il m'interroge, je comprends que nous avons la grande chance d'être tombés sur un officier de la Wehrmacht qui n'a rien de commun avec les S.S. qui ont commis des horreurs à Oradour et à Tulle. J'apprends à Borgmann que je suis officier d'active (je porte d'ailleurs mon uniforme de Lieutenant avec le brassard F.F. I.) .

- "Si vous êtes officier d'active, comme vous le dites, comment pouvez-vous commander à des terroristes ?

- Mon colonel, la Compagnie que je commande fait partie des Forces Françaises de l'Intérieur, rattachées à l'armée de la France Libre. Nous sommes des combattants et non des terroristes. "

J'ajoute, avec toute la correction qui s'impose, que, dans son pays occupé par une armée ennemie, il aurait, j'en suis certain, agi comme je l'ai fait. Je sens qu'il n'est pas insensible à cet argument, même s'il me regarde avec sévérité. Il donne l'ordre de nous emmener, mon volontaire et moi, dans l'annexe de l'hôtel où nous serons enfermés dans 2 pièces séparées.

14 Août.

Je passe la nuit attaché par des menottes aux barreaux d'un lit métallique, mais, la fatigue des jours et des nuits précédentes aidant, je dors jusqu'à ce que l'on me réveille pour me ramener devant le Colonel. Je le trouve furieux, ce matin. Il me dit que ma situation s'est sensiblement aggravée car ses soldats ont trouvé dans le secteur où j'ai été pris, le corps d'un de leurs camarades, blessé au cours de l'accrochage de la nuit du 11 au 12 Août et qui aurait été achevé par nous.

(1) Un monument a été élevé, à leur mémoire, en bordure de la RN 122.

Je me défends avec vigueur contre cette accusation, protestant que cela ne peut venir d'un de mes hommes. "Au contraire, lui dis-je, plusieurs soldats allemands capturés ont été emmenés sur mes ordres, vers notre Etat-Major et ils sont gardés dans un lieu de détention situé loin dans les montagnes. Je sais qu'ils sont traités comme des prisonniers de guerre."

La tension s'aténue et je sens que j'ai évité, au moins provisoirement, l'exécution immédiate que Borgmann aurait difficilement pu refuser à ses hommes, révoltés, par le sort fait à leur camarade :

"Si vous pouvez prouver la vérité de ce que vous avancez, me dit-il, cela aura une grande influence sur votre sort " me dit le Colonel.

Mais comment le pourrais-je, prisonnier et sans contact possible avec l'extérieur ? L'affaire est, en tous cas, mise en attente. La colonne est déjà prête au départ. Jacques Bertrand et moi sommes embarqués dans les voitures de la Feldgendarmarie, attachés par nos menottes aux gardiens qui nous encadrent.

J'espère toujours que nos unités, qui ont conservé leurs forces intactes, parviendront à bloquer la colonne et à nous libérer. Mais rien de tel ne se produit et mes espoirs restent vains. Dans l'après-midi, nous arrivons à Saint-Flour où nous voyons les puissants éléments de la colonne venue au secours de celle de Borgmann. Nous sommes conduits directement à la prison de la ville où un gardien nous installe chacun dans une cellule. Mon jeune compagnon (il n'a que 17 ans) fait preuve d'un courage d'autant plus remarquable que je n'ai la possibilité d'échanger avec lui que quelques mots et qu'il ne comprend pas les conversations en allemand.

Notre seconde nuit de captivité se passe comme la première ; nous ne sommes pas maltraités et recevons une nourriture suffisante .

15 Août

Au matin, le gardien vient me chercher pour m'emmener dans le bureau du Directeur de la prison. J'y trouve rassemblés autour d'un poste téléphonique : le Directeur de la prison , Monsieur Mittanchez, (Sous Préfet de Saint-Flour), un Commandant allemand et Marcel Lahaye, Chef de la Milice d'Aurillac, en uniforme de cette sinistre organisation.. On m'explique aussitôt que, les Allemands ont pu entrer en contact téléphonique avec leurs soldats prisonniers du maquis. Ceux-ci ont déclaré qu'ils étaient bien traités et que certains d'entre eux, blessés, ont été convenablement soignés. On m'autorise à parler à mon chef et l'on me demande d'insister pour qu'il libère les prisonniers ,sans conditions. En échange, le Colonel Borgmann s'engage à faire tout son possible pour que nous soyons traités en prisonniers de guerre. J'ai donc la joie de parler avec le Commandant Playe qui me reconforte et m'annonce qu'un débarquement allié a eu lieu ce matin sur les côtes de Provence.

"Courage, me dit-il, les Allemands sont perdus, ce n'est plus qu'une question de semaines, nous espérons vous libérer rapidement; ne vous inquiétez pas pour votre famille, je me mettrai en rapport avec elle."

Il m'explique qu'il a proposé un échange de prisonniers, mais les allemands déclarent qu'ils ne peuvent traiter à égalité avec des irréguliers. 12
Ils s'en tiennent à leur demande de libération de leurs hommes, en échange d'une promesse incertaine en ce qui nous concerne. Lahaye prend à son tour l'appareil, en me donnant l'écouteur. Je l'entends insister auprès de Playe et lui dire qu'il s'engage, lui aussi, à intervenir pour adoucir notre sort.

- " Monsieur, répond Playe, je ne devrais même pas vous parler, car vous n'êtes qu'un traître. Vous et vos maîtres répondrez de la vie de nos prisonniers.

Je parle au nom du Gouvernement du Général De Gaulle, plus légitime que celui de Vichy, qui ne tardera pas à être balayé par la victoire alliée."

Je ne peux pas dire que ce langage me rassure vraiment, mais Lahaye n'y est évidemment pas insensible, car la situation dans laquelle il se trouve n'est pas, à moyen terme, des plus sûres. Il me manifeste, en tous cas, beaucoup de cordialité dans l'instant présent. Après cet épisode insolite, Monsieur Mittanchez et le Directeur de la prison me prodiguent diverses paroles de réconfort et je repars dans ma cellule avec un certain optimisme. J'apprendrai beaucoup plus tard que cette séance assez extraordinaire est dûe à une demande faite la veille en notre faveur par le Curé-Doyen de Murat auprès du Colonel Borgmann, à son passage par cette ville. Le Colonel, après mes affirmations, a demandé au prêtre de faire en sorte qu'il ait la preuve de l'existence de prisonniers allemands. Cela a déclenché les circuits ayant abouti aux conversations téléphoniques que je viens de rapporter.

Peu après, nous sommes extraits de nos cellules et installés dans les voitures pour repartir vers le Nord avec la colonne, sensiblement renforcée par les éléments blindés rapides venus à sa rencontre. Je suis assis entre deux sous-officiers de la Feldgendarmerie.

A ma droite, un Oberfeldwebel nommé Kramer pâtissier à Stuttgart dans le civil. Il parle volontiers et m'explique qu'il a fait un séjour très agréable à Aurillac, logé dans une famille où il recevait un excellent accueil ! Quelle tristesse de quitter cette résidence calme et paisible pour aller vers le front peut-être même le front de l'Est, qui leur fait à tous une peur terrible. " Frankreich ist so schön " ! Il me confirme que le Colonel Borgmann a donné des ordres pour que nous soyons considérés comme prisonniers de guerre, à la suite des apaisements qu'il a reçus quant au sort de ses hommes capturés par le maquis.

En effet, aussitôt arrivés à Clermont, mon volontaire et moi sommes amenés à un poste de la Wehrmacht où nous restons plusieurs heures sous la garde de quelques soldats commandés par un Caporal. Celui-ci, intrigué par notre situation, engage la conversation. Il m'explique que notre Résistance n'est pas loyale à l'égard des troupes allemandes : Nous avons eu tort de ne pas collaborer franchement avec un peuple qui, grâce à Hitler a reçu une éducation politique de haut niveau. ("Wir sind politisch hochgeschult") ! Je tente de lui exposer avec calme notre point de vue de pays occupé, mais je sens bien que nous sommes dans la plus complète incompréhension.

En fin de soirée, nos gendarmes reviennent avec de mauvaises nouvelles . La demande de Borgmann a été accueillie avec ironie à la Kommandatur et la réponse a été : tous les prisonniers doivent être remis à la Gestapo et regroupés à la prison installée dans la caserne du 92ème RI. Ils nous emmènent donc et nous remettent à des sbires qui nous regardent sans aménité. N'ayant pas à subir l'interrogatoire, nous ne serons pas malmenés. 13

Pourtant, l'instinct prenant le dessus, un des gestapistes m'allonge, sans raison, une gifle magistrale, qui envoie valser mes lunettes dont les verres se cassent, j'ai heureusement, dans ma poche, une paire de lunettes de soleil corrigées qui me permettront de voir normalement malgré ma myopie.

Nous sommes conduits dans une chambrée où se trouvent une vingtaine de détenus ramassés dans la région. Parmi eux mon camarade et ami André Genton. La plupart sont des résistants ou des maquisards. Certains y vivent depuis plusieurs semaines. L'un d'entre eux fait office de chef de chambrée, veillant à l'ordre, à la vidange de la tinette et aux corvées de soupe. Le moral est bon, car personne n'ignore la progression des alliés ainsi que les actions des maquis. Nous sommes convaincus que les allemands seront pris de court et ne pourront pas nous envoyer vers l'Est. Les contacts avec l'extérieur sont très difficiles.

Seul un infirmier de la Wehrmacht peut faire passer des lettres en profitant de ses visites dans les maisons closes de la ville fréquentées par les soldats allemands. J'apprends que l'Archevêque de Clermont-Ferrand, Monseigneur Pinson, incarcéré également depuis plusieurs jours utilise cet intermédiaire pour correspondre avec l'archevêché. Les demoiselles de petite vertu assurent donc la liaison entre le prélat et ses services, sans doute pour le plus grand bénéfice de leurs âmes ! Je n'aurai malheureusement pas la chance de rencontrer ce messenger et de faire passer des nouvelles à Denise. Mais nous sommes tellement convaincus d'être rapidement libérés que notre moral reste élevé et que les journées passent, dans l'espoir alimenté par les bonnes nouvelles venues de l'extérieur.

VERS L'ALLEMAGNE

Mais rien ne se produit et, au bout d'une huitaine de jours, nous sommes bel et bien emmenés à la gare et embarqués dans les wagons à bestiaux. Je suis toujours en compagnie de mon volontaire Bertrand. La plupart des occupants du wagon proviennent des maquis de la région et je sympathise particulièrement avec un Inspecteur de Police également détenu, Jeanjean. A nous deux, nous prenons en charge l'organisation de ce petit groupe et réfléchissons à une évasion.

Le convoi avance lentement et nous nous attendons à des attaques des maquis. Nous avons pu voir qu'à l'avant et à l'arrière du train se trouvent des plateformes sur lesquelles les allemands ont installé des postes de garde armés de mitrailleuses qui surveillent en permanence les wagons . Ils inspectent aussi les alentours afin de détecter d'éventuels attaquants. Nous passons à Montceau les Mines, à Meursault, où la Croix-Rouge est autorisée à nous ravitailler. La nuit, le train s'arrête dans les gares, sans doute pour laisser circuler les convois de troupes et de munitions, visés par les bombardements alliés. Les gardes se répartissent alors le long des wagons.

Jeanjean et moi étudions sérieusement, maintenant les possibilités 14
de nous évader, car notre progression vers l'Est rend de plus en plus impro-
bable notre libération par la Résistance. La solution est de préparer l'ouverture de la
porte, qui est simplement verrouillée de l'extérieur par une barre de fer, sans cade-
nas. La clé du problème nous est apportée par un détenu unijambiste et équipé d'une
jambe de bois. Dans le creux de cette prothèse primitive, il a réussi à cacher une li-
me et un couteau.

Avec cet outillage sommaire, nous perçons un trou dans le bois de la porte
à l'emplacement voulu pour passer la main et soulever la barre de fermeture. Le 28
août, nous roulons vers Besançon et nous sommes conscients qu'il faut jouer notre
chance cette nuit là, si le train ne s'arrête pas dans une gare.

Nous nous relayons donc pour achever de percer le trou dans la porte et
nous attendons le soir. En effet, le convoi poursuit sa course le long de la vallée du
Doubs. Le temps est clair, la lune brille, ce qui n'est pas favorable à notre entreprise,
mais il faut risquer le tout pour le tout : demain, nous serons en Allemagne ! Vers 10
heures, le trou est percé; nous parvenons à ouvrir la porte et nous nous préparons à
sauter, les uns après les autres.

J'ai décidé de sauter le dernier. L'unijambiste est le premier à le faire, pro-
tégé par une couverture enroulée autour de lui. Tout se passe bien ; aucun coup de
feu ne retentit et chacun saute à tour de rôle. Parmi eux mon volontaire Bertrand.
(1) . A mon tour, je saute, déboule le talus de la voie et me tapis à terre dans les pre-
mières herbes. Les gardes n'ont rien vu et le train disparaît dans la nuit. J'appren-
drai plus tard qu'il va jusqu'à Dachau. Je me relève doucement, croyant déjà avoir
retrouvé la liberté et réfléchissant à la façon dont je pourrais rejoindre un maquis
dans la région. Hélas, j'entends aussitôt "Halt" et j'aperçois, à quelques mètres, une
patrouille qui braque ses armes vers moi. Impossible d'échapper sans être criblé de
balles. Je n'ai plus qu'à lever les bras, une fois encore, en maudissant ma malchance.
On m'entoure. Ce sont des jeunes soldats de la Kriegsmarine, affectés à la garde des
voies. Ils m'emmènent à la maison la plus proche, celle d'une garde-barrière. Nous
sommes à Longeville-sur-Doubs à quelques kilomètres de Montbéliard.

Ici encore, ma pratique de l'allemand me permet de discuter. Je raconte
que je faisais partie de la garde du Maréchal Pétain, ce qui est plausible puisque je
suis en uniforme. La Gestapo nous aurait arrêtés en prétextant un complot (imagi-
naire) et nous déporte en Allemagne. Mes gardes me croient peut-être, car la Gesta-
po n'a pas bonne réputation auprès d'eux non plus. On attend des ordres. En profi-
tant de ce répit, la brave garde-barrière me donne du café et des tartines de pain et
j'en profite pour lui indiquer l'adresse de Denise pensant qu'elle pourra lui faire pas-
ser de mes nouvelles. (En réalité, cette région restera encore occupée et ne sera libé-
rée que deux mois plus tard. C'est alors que ma famille, apprendra mon évasion, ma
capture et mon nouveau départ.)

Au matin, un officier arrive et procède à une enquête. Je comprends que,
dans un convoi passé pendant la nuit, un garde a été tué par des déportés pour per-
mettre leur évasion.

(1) Il réussira son évasion, ainsi que Jeanjean qui fera un rapport à ce sujet. Plus-
ieurs évadés du wagon seront repris par des Waffen SS et fusillés.

Je risque donc, ici encore de payer pour un meurtre dont je ne suis en rien responsable. Les allemands confrontent les heures et, par chance, j'ai été pris avant l'heure présumée du meurtre. Ce n'est donc pas de mon convoi qu'il s'agissait. Pour la seconde fois j'échappe à l'exécution. 15

Me voici embarqué en camion, direction Belfort où je retrouverai, à la Caserne Friedrich, un autre lot de candidats à la déportation. La captivité y est différemment organisée ; nous sommes dans des cellules individuelles, nourris à peu près convenablement par la Croix-Rouge locale. Les agents du S.D. (Sicherheits Dienst) qui nous gardent ont accepté cette offre, qui leur permet de se partager les sommes qu'ils reçoivent pour nous nourrir. Tout le monde y gagne donc!

Ce passage à Belfort, ne dure qu'une semaine et, le 4 Septembre, je retrouve un groupe de co-détenus dans des camions qui nous emmènent le long d'une voie de chemin de fer où les inévitables wagons à bestiaux nous attendent. Les glapissements rauques des soldats allemands me sont déjà familiers : "Los Einsteigen ! schnell !" Les wagons sont bientôt remplis. Nous sommes beaucoup plus serrés que dans mon convoi précédent, mais en aussi bonne compagnie. Les passagers sont tous des résistants de la région de Belfort, avec qui les relations sont très fraternelles. La plupart n'ont aucune idée de ce que peut être leur destination. Quant à moi, j'en ai une connaissance toute théorique, mais je n'ignore pas l'existence des camps de concentration. Lors de mon séjour à Munich, en 1938, j'avais entendu parler du camp voisin de Dachau. J'ai également lu, en 1939, le "Livre Blanc Anglais" qui décrivait avec précision la vie des camps et les mauvais traitements infligés, principalement aux juifs, à Dachau et à Buchenwald. Je sais donc qu'un sort peu enviable nous y attend.

Le trajet en chemin de fer depuis Belfort dure 5 jours, avec peu de nourriture et peu d'eau à boire. C'est évidemment très pénible pour les quelques-uns qui sont âgés ou malades. Pour moi, l'épreuve n'est pas suffisante pour entamer mon moral, même si je ne peux échapper à une certaine anxiété quand à la suite des événements. Le sentiment qui domine chez moi est la frustration, due à ces deux captures successives et le regret de ne pas participer aux opérations militaires qui vont assurer, je n'en doute pas, la défaite de l'Allemagne (1).

BUCHENWALD

Le matin du 10 septembre, notre convoi stoppe sur une voie, hors de toute gare répondant à la définition habituelle de ce vocable. On aperçoit des arbres et, à quelque distance, un réseau de barbelés. Les portes sont ouvertes et les glapissements qui servent de langage à la troupe germanique nous invitent avec impatience à débarquer : "Aussteigen ! Los ! Schnell !" Nous voici à terre, rangés en colonne, sous la garde de S.S. qui tiennent des chiens en laisse. Nous longeons une clôture de barbelés, surmontée de loin en loin par des miradors garnis de veilleurs armés, jusqu'au portail imposant, surmonté d'une galerie couverte en bois. Au dessus de l'entrée une inscription : "Jedem das seine" que l'on peut traduire par "Chacun pour soi" ou "A chacun son destin" Maxime qui répond tout à fait à la situation.

(1) Ma Compagnie F.F.I. a été, quelques semaines après ma capture, intégrée à la 1ère Armée Française et a combattu jusqu'à la victoire de Mai 1945.

Nous sommes aussitôt pris par la mécanique concentrationnaire, 16 maintenant rodée par plus de dix années de fonctionnement. Les baraquements ont chacun leur vocation : déshabillage, douche, désinfection, habillage. Nos vêtements sont mis en tas et le contenu de nos poches soigneusement inventorié et noté. Après la douche, nous avons droit à un badigeonnage avec un produit fongicide, de tous les endroits susceptibles de retenir des poux ou autres parasites nuisibles. Partout où notre système pileux se développe, une tondeuse nous débarrasse de ces toisons où les insectes pourraient se réfugier. Une fois bien nettoyés, tondus, on nous distribue des vêtements, visiblement récupérés sur des déportés de convois précédents, propres mais fripés et plus ou moins adaptés à nos mesures. Ainsi affublés, nous avons vraiment l'air d'une bande de clochards. Notre aspect ne manque pas de comique et nous en plaisantons, malgré le tragique de la situation.

Une dernière formalité avant que nous ne soyons vraiment devenus des bagnards: un numéro. Je reçois le numéro 85162 qu'il faudra coudre sur ma veste, accompagné d'un triangle rouge marqué "F" pour Français. Nous apprendrons dans les prochains jours que le rouge est la couleur des "politiques" et nous saurons reconnaître les "droits commun" (verts) les "homosexuels" (roses), les "objecteurs de conscience" (violets), les "asociaux" (noirs) et les rares juifs qui soient restés à Buchenwald et reconnus comme tels (jaunes). Désormais, nous ne serons désignés que par notre numéro que nous devons donner à tout contrôle et à l'appel duquel nous devons répondre aussitôt. J'apprendrai ultérieurement à le débiter non seulement en allemand, mais aussi en russe. Notre groupe, ainsi équipé, est dirigé vers un ensemble de baraquements situé dans la partie basse du camp, l'un deux nous attend, avec deux rangées de trois étages de châlits, séparées par une allée centrale. Nous y passerons notre première nuit ...et les suivantes.

La journée est très avancée et nous ne tardons pas à prendre notre premier repas au camp. Une corvée de détenus arrive à la porte du baraquement, avec des grands bidons et des ballots de pains. Suivant la foule, nous allons faire la queue, armés de la gamelle que nous avons reçue avec notre habillement, qui s'accompagne d'une cuiller et d'un "quart", ce qui constituera notre seul bagage au camp. Chacun reçoit une grande louche de soupe : liquide chaud, dans lequel flottent quelques légumes, essentiellement des carottes et des traces de pommes de terre. Ainsi munis, nous nous dirigeons vers les tables placées dans l'allée centrale du baraquement, sur lesquelles des détenus partagent les boules de pain de forme allongée. Chacun reçoit un cinquième de la boule agrémenté d'un bâton de margarine, et va s'asseoir sur le bord d'un châlit pour avaler le tout. Malgré sa médiocrité, le repas est pris avec appétit, après le jeûne du voyage depuis Belfort. Nous apprenons que ce sera notre seule nourriture pour 24 heures, aucune autre n'étant prévue, à part le "jus" matinal. Après les événements inattendus de cette journée, nous ne tardons pas à nous endormir, serrés sur nos paillasses, malgré l'anxiété qui nous étreint dans la perspective de notre nouveau destin.

Le lendemain matin, avant l'aube, nous sommes réveillés par le commandement qui nous deviendra familier : "Aufstehen"! (debout). Nous suivons la masse des détenus pour un rapide passage aux toilettes (Waschraum) et une distribution d'un quart de liquide noirâtre dont la chaleur est réconfortante, dans la fraîcheur du matin.

Le jour commence à poindre, car il se lève tôt en ce début de Sep- 17
tembre et nous nous dirigeons vers un vaste espace libre où l'on nous fait met-
tre en rangs par cinq (Zu fünf !). C'est l'appel, la sacro-sainte cérémonie des camps.
L'ordre est assuré par des détenus qui donnent de la voix et du geste pour que nos
rangs, convenablement alignés, permettent aux S.S. de nous compter. L'opération est
longue ; on compte et recompte , jusqu'à ce que le total soit conforme au nombre at-
tendu. Quand l'appel est terminé, un orchestre de détenus, qui se trouve sur une
galerie au-dessus de la porte d'entrée du camp entonne un air entraînant et les équi-
pes partent au travail. Notre groupe, comme tous ceux récemment arrivés, ne tra-
vaille pas encore. Nous apprenons que nous sommes "en quarantaine", pour passer
une visite médicale et recevoir les vaccinations nécessaires afin d'éviter que nous
n'apportions au camp une épidémie dévastatrice.

Nous apprendrons d'ailleurs beaucoup de choses au cours de ces premiers
jours à Buchenwald; et tout d'abord la façon dont le camp est organisé. Nous avons
été surpris, après l'arrivée du train d'où les S.S. nous ont convoyés à l'intérieur de
l'enceinte de barbelés, de constater que nous n'avions ensuite affaire qu'à des déte-
nus. C'est seulement à l'appel du matin que les S.S. ont réapparu. Les camarades
nous expliquent que tout le fonctionnement du camp et le maintien de l'ordre sont
délégués par les S.S. à des détenus, responsables devant eux. .

A la tête , un doyen de camp (Lagerältester) assisté de services qui consti-
tuent l'administration du camp et dont les plus importants sont la police interne
(Lagerschutz) et le service du travail (Arbeitstatistik). On trouve aussi l'hôpital (Re-
vier) équipé de médecins et d'infirmiers détenus, sous la direction d'un médecin S.S..
D'autres services centraux ont en charge la cuisine (Küche), les vestiaires (Effekten-
kammer), le crématoire (Krematorium) où l'on incinère tous les détenus morts au
camp. Il y aurait même, près du Revier, un baraquement dans lequel des femmes, dé-
tenues de droit commun accueillent, à l'occasion, les détenus qui ont, par leur zèle à
l'encontre de leurs camarades, mérité une récompense des S.S. ! Les baraquements
où logent les détenus (Block) sont placés sous la responsabilité et l'autorité de chefs
de Block (Blockältester) assistés d'hommes de service (Stubedienst). Pour le travail
ce sont les "Kapos" qui sont responsables des équipes vis à vis des S.S.

Tous ces détenus qui nous encadrent ne sont pas tenus de fournir d'autre
travail que d'assurer leur charge. Ils constituent une caste de fonctionnaires qui
échappent aux servitudes du commun des détenus et ont un accès prioritaire au ra-
vitaillement, aux meilleurs vêtements. Ces privilèges, d'autant plus importants que
leur rang est plus élevé dans la hiérarchie intérieure, sont accordés sous condition
que l'ordre règne et que les exigences des S.S. soient pleinement satisfaites. Ces exi-
gences concernent principalement la mise sur pied et le maintien des équipes de tra-
vail (Kommandos), puisque la raison d'être du camp, depuis une décision prise par
Hitler, au début de 1942, est de constituer une force de travail servile, constituée par
les ennemis du Reich, qu'ils soient allemands ou étrangers! A Buchenwald l'extermi-
nation n'est pas l'objectif immédiat. Sauf condamnation particulière elle ne sera que
la sanction d'un "sabotage", le résultat d'un mouvement de mauvaise humeur, ou du
caprice d'un S.S., ou encore des expériences médicales qui se déroulent au "Revier".

Mais les directives de Himmler prévoient que, sauf cas extrêmement rare, aucun détenu ne sortira des camps de concentration autrement que par les cheminées des crématoires. Les sinistres fumées noires qui en sortent rappellent à chaque instant aux détenus le sort qui les attend.

En ce mois de Septembre 44, Buchenwald revêt un aspect très nouveau pour les détenus arrivés avant le 24 Août de cette année. La cause en est le bombardement exécuté à cette date par les alliés sur les 2 usines installées à proximité et employant la majorité des détenus ; la Gustlov et la Mibau, où l'on fabriquait les gyroscopes de guidage des V2. Les morts et les blessés ont hélas, été nombreux parmi les détenus. Les S.S ont, eux aussi, heureusement payé leur tribut.

Le déblaiement des ruines, n'emploie que des effectifs réduits. Par ailleurs, la situation militaire, à l'Est comme à l'Ouest, conduit l'Allemagne à déporter à l'intérieur de ses frontières un grand nombre de détenus de camps situés dans différents pays d'Europe : Pologne, Belgique, Pays-Bas, Italie, France... Les arrivages de convois sont donc importants. C'est pourquoi, les S.S. ont constitué, à la demande des services de l'armement du Reich, des camps satellites destinés à fournir de la main d'oeuvre à des usines, souvent installées sous terre, à l'abri des bombardements alliés. Buchenwald sert alors de camp de base temporaire pour ces Kommandos vers lesquels des convois partent régulièrement. Nous apprenons vite que nous sommes destinés à y partir, dès notre quarantaine terminée. C'est une perspective assez angoissante, car la mortalité est paraît-il élevée, dans ces Kommandos, dont le plus tristement fameux est celui de Dora.

Mais le bruit court aussi que les alliés avancent et l'espoir est grand de voir l'Allemagne rapidement vaincue. L'attentat du 24 Juillet contre Hitler, s'il avait réussi, aurait aussitôt mis fin à la guerre. Pourquoi un heureux événement de ce genre ne se produirait-il pas à bref délai ? Mon inaltérable optimisme me permet de supporter la perspective de nouvelles épreuves en pensant souvent au jour, que j'espère proche, où je retrouverai ma petite famille. Une légende nous encourage d'ailleurs dans ces espoirs : Buchenwald, qui signifie "Forêt de hêtres", est implantée près de Weimar au milieu d'une forêt dont un arbre est fameux en Allemagne. C'est "l'arbre de Goethe" au pied duquel le grand poète aimait, disait-on, aller s'asseoir pour rêver et écrire. La légende veut que le jour où cet arbre serait détruit, la fin de l'Allemagne soit proche ; Comme l'arbre en question a été touché par le bombardement du 24 Août, notre libération ne saurait tarder !

La quarantaine nous permet de nous familiariser avec notre nouvelle vie de concentrationnaires . Il faut en particulier s'habituer au régime du repas unique et plus que frugal qui nous laisse des journées de fringale non satisfaites. Nous passons devant un medecin S.S. qui se contente de constater que nous avons 2 bras et 2 jambes et aucun signe extérieur de maladie, les vaccins se suivent comme prévu. Au cours des 16 jours passés à Buchenwald, je n'aurai que 3 corvées de travail à assurer. Un jour, je suis englobé dans une équipe qui va passer la journée à la "carrière", où je charge des wagonnets de pierres.

Un autre jour, c'est une corvée de déblaiement dans la cité où logent les S.S., qui a été assez sévèrement atteinte par le bombardement.

Un autre, enfin une équipe est constituée pour aller dans les faubourgs de Weimar creuser des tranchées. Pendant la pause qui nous est accordée en milieu de journée, des gamins s'approchent et nous jettent des pierres en nous criant des injures, jusqu'à ce que nos gardiens les chassent. Cette humiliation nous est très pénible.

Pendant ces journées d'attente, où nous faisons connaissance avec la faim, j'ai l'occasion de parler avec quelques détenus français, déjà pensionnaires de Buchenwald depuis plusieurs mois, parfois plusieurs années. L'un d'entre-eux m'explique que, jusqu'au Printemps dernier, les déportés pouvaient, par l'intermédiaire de la Croix Rouge Suisse et sous le contrôle de la censure donner des nouvelles à leur famille et en recevoir. Ayant écrit à sa mère que son camp se trouvait à proximité de Weimar, il avait reçu de celle-ci le conseil suivant : "puisque tu te trouves près de Weimar, ne manque pas d'aller visiter la maison de Goethe, qui se trouve dans cette ville !" Pauvre mère, me disait ce camarade, elle n'a heureusement aucune idée de l'existence que nous menons ".

Certains déportés anciens reçoivent aussi, de temps à autre, par la Croix Rouge Suisse, des colis de nourriture, évidemment bien venus. C'est malheureusement devenu rare et, en tous cas, cela ne peut pas concerner les nouveaux arrivants comme moi. Le même camarade, vétéran du camp, m'explique aussi comment a évolué l'encadrement interne de Buchenwald. A l'origine, époque qu'il n'a pas connue, les S.S. avaient confié les responsabilités à des détenus de droit commun, qui avaient autorité sur les "politiques" ou "raciaux", principalement allemands à l'époque. Il en était résulté un régime de terreur et de désordre préjudiciable au travail fourni. Comprenant leur erreur et soucieux d'obtenir le meilleur rendement possible de la main d'oeuvre servile, les S.S. ont alors décidé de faire plutôt confiance aux "politiques" qui, depuis lors, exercent autorité et responsabilités. Cette direction interne des camps s'est révélée efficace et donne satisfaction aux S.S. Pour les détenus, elle est moins meurtrière que ne serait celle des "verts", même si certains membres de la "Nomenklatura" font trop souvent preuve d'un caractère brutal ou font du zèle pour se faire bien voir des S.S. Cet encadrement interne du camp se recrute par cooptation et s'est trouvé ainsi dominé par les internés allemands hostiles au régime nazi, qui se trouvent souvent depuis des années à Buchenwald. La plupart d'entre eux sont des membres du parti communiste allemand (D.K.P.) ou des sociaux-démocrates. Ils ont accueilli parmi eux leurs camarades déportés des pays envahis par le Reich. Ensemble, ils forment un "Comité antifasciste international" clandestin, dans lequel les Français sont représentés par le Colonel Manhes et Marcel Paul. Leur rôle est important, pour le choix des postes de l'encadrement et pour la désignation des déportés composant les transports vers les Kommandos extérieurs.

Le 25 septembre, nous sommes avertis qu'un convoi, dont je ferai partie quittera Buchenwald, le lendemain pour une destination qui n'est pas précisée. On nous appelle au magasin de vêtements où nous rendons notre tenue de clochard pour recevoir un costume de bagnard complet en tissu rayé bleu et blanc : manteau, veste, pantalon, bonnet, chemise, caleçon, le tout en tissu synthétique. Nous recevons aussi des galoches à semelle de bois et des "chaussettes russes", (chiffons dont on entoure ses pieds avant d'enfiler ses galoches). Ainsi équipés et toujours armés de notre gamelle, de notre quart et de notre cuiller, nous sommes entassés, le lendemain après l'appel, dans les habituels wagons à bestiaux et nous partons pour une destination inconnue. Dans mon wagon se trouvent la plupart de mes camarades du convoi de Belfort, car la liste du transport a été faite dans l'ordre des numéros distribués à l'arrivée. En soirée, le train s'arrête dans une petite gare et nous sommes invités à descendre par de sonores " Aussteigen ! Schnell"! Il fait nuit, et la gare est faiblement éclairée, mais nous voyons la pancarte donnant le nom de la localité : Langenstein.

En rang par cinq, comme d'habitude, notre colonne avance dans les rues du village, désertes à cette heure tardive, où nos galoches résonnent sur les pavés, puis dans la campagne, pendant quelques kilomètres. Voici enfin une enceinte de grillage violemment éclairée. Nous passons un portail moins grandiose que celui de Buchenwald et nous sommes dirigés vers un baraquement, vide d'ameublement. Après quelques instants, c'est une distribution de soupe, accompagnée des boules que nous connaissons bien maintenant et d'un bâton de margarine pour chacun. Le repas est vite avalé et nous nous couchons à même le sol, rompus de fatigue par la journée de voyage.

La nuit n'est pas longue, car l'appel est très matinal. Distribution du "café" et nous voici alignés sur la place d'appel, un grand espace vide éclairé de puissants projecteurs face au portail par lequel nous sommes entrés hier soir et où nous retrouvons les camarades arrivés avant nous, déjà nombreux. L'appel dure assez longtemps pour que nous puissions examiner les lieux. Le camp est installé à flanc de coteau dans un vallon boisé. Le long de la place d'appel sont massés des baraquements dans lesquels, nous l'apprendrons, sont installés les services : cuisine, administration, vestiaires etc.... Sur la pente, les Blocks d'habitation répartis au milieu des arbres qui, en cette saison, ont encore leurs feuilles. La clôture en grillage électrifié enserme l'ensemble. Les détenus sont assemblés par Blocks. Ceux de notre convoi se voient attribuer des Blocks récemment construits. Je suis au N° 9 avec la plupart des déportés venant de Belfort. Les S.S. et leur acolytes détenus procèdent sans plus tarder à la constitution des équipes de travail. Certaines vont rester au camp, pour poursuivre les aménagements : installation de lavage (Waschraum), prison (Bunker), infirmerie (Revier), etc...

Je fais partie d'une équipe qui travaille, comme la plupart, en dehors du camp. Toujours en rang par cinq, encadrés par des gardes armés (les Posten) nous partons à travers un champ qui sépare le camp d'une colline située de l'autre côté du vallon. Par le Kapo, j'apprends que l'on y creuse des galeries destinées à abriter

une usine souterraine. Aujourd'hui, pourtant, mon équipe travaille à l'air libre 21 : il s'agit de réaliser un réseau de canalisations extérieures. Equipés de pelles et de pioches, nous creusons des tranchées sous la direction d'un civil allemand, le "Meister", qui précise le travail à exécuter et s'assure que chacun creuse avec suffisamment d'énergie.

Il a vite fait de se rendre compte que je ne suis pas un spécialiste de ce genre de travaux. et me montre en vociférant comment on s'y prend. Voyant que j'obéis à ses ordres, il se calme et passe au suivant. Il reviendra pourtant plusieurs fois, dans la journée, pour m'exhorter avec force vociférations à augmenter la cadence. Ces gens là sont incapables de s'exprimer sans "gueuler" !

La journée de travail passe très lentement avec une pause d'une demi-heure à la mi-journée, sans rien à manger ni à boire. Je m'efforce de doser mon travail en profitant de ce que le "Meister" s'éloigne, mais il faut creuser un minimum de longueur de tranchée dans la journée si l'on ne veut pas recevoir une bonne correction. Le temps passant, la faim devient de plus en plus vive. Le repas d'hier soir est maintenant bien loin. Enfin, les 12 heures de travail quotidiennes arrivent à leur terme. On appelle au rassemblement et nous prenons le chemin du camp, encadrés par les "Posten". A l'arrivée, c'est de nouveau l'appel, moins long que celui du matin. Enfin, nous prenons possession de notre "Block", encore tout neuf et situé vers le haut du camp. On y accède par un sentier tracé à travers les arbres. C'est une baraque en bois divisée en chambres (Stuben) qui donnent sur un couloir latéral. Dans la chambre, des châlits à deux étages garnis de paillasses. Nous serons une vingtaine à y coucher. Le chef de Block dispose d'une chambre personnelle et, dans une autre, couchent les deux "Stubediens". Comme à Buchenwald, c'est l'heure de la soupe et du partage du pain, après quoi nous nous couchons, plus ou moins rassasiés par ce triste repas, et suffisamment fatigués par la longue journée de travail pour ne pas avoir de mal à trouver le sommeil.

Dans les jours suivants, en parlant avec des déportés arrivés avant nous ou avec nos "Stubediens" nous apprendrons que les S.S. appellent notre camp "Zwieberge" en raison des 2 colines qui l'encadrent. Nous sommes dans une des régions touristiques de l'Allemagne, celle des montagnes du Harz. La décision d'y implanter une usine souterraine pour la construction de fusées a été prise au début de 1944 et les premiers détenus sont arrivés de Buchenwald en Avril pour installer un camp. Comme cela s'était fait pour les autres Kommandos, l'organisation interne des détenus de Buchenwald a désigné un noyau destiné à en être les responsables : le "Lagerältester" et son Etat Major. Tous sont des détenus déjà anciens, allemands ou déportés d'autres pays. A leur arrivée, les premiers ont logé dans une grange et, peu à peu, le nombre a augmenté, nécessitant la construction du camp, en commençant par l'enceinte de grillage, les miradors, les Blocks et les habitations des S.S. Régulièrement des convois arrivent de Buchenwald, renforçant les équipes, et permettant d'entreprendre la réalisation de l'usine souterraine.

A notre arrivée, 5 mois seulement après sa création le camp héberge déjà 2 500 détenus et la cité voisine loge les S.S. et les "Posten". La réalisation de l'usine souterraine et de ses annexes (routes, voies ferrés, réseaux) est largement commencée. Les entreprises qui assurent la maîtrise d'oeuvre sont financièrement intéressées à ce que l'avancement soit rapide et réalisent de gros bénéfices grâce au faible

coût de la main d'oeuvre déportée. Ce n'est d'ailleurs qu'un des aspects du trafic qui existe derrière l'organisation concentrationnaire. Les S.S., eux aussi font leurs profits sur les approvisionnement qui nous sont destinés ! Les "Meister" sont des ouvriers, heureux que cette affectation spéciale leur évite le départ au front, où certains d'entre eux ont déjà combattu. Agents d'une entreprise, ils doivent faire en sorte que le travail progresse, quelle qu'en soit la conséquence pour les déportés. Souvent violents et jaloux lorsqu'ils ont affaire à des "bourgeois" ou à des "intellectuels" (cela se reconnaît en particulier aux mains), ils n'hésitent pas à cogner lorsque l'envie leur en prend. Les "Posten" ne s'occupent généralement pas du travail. Ce sont des soldats des unités de Waffen S.S.. Certains sont Allemands, mais beaucoup sont originaires de pays occupés : Autriche, Pologne, Tchécoslovaquie, Yougoslavie, Ukraine... Leur rôle est d'encadrer les déplacements et d'éviter les évasions en utilisant leurs armes au besoin. Ils passent la journée à déambuler sans nous quitter de l'oeil. Certains font du zèle et gueulent s'ils voient des détenus flemmarder. La plupart s'en fichent complètement. Eux aussi préfèrent le rôle de gardiens de camp à celui de combattant, surtout sur le front de l'Est, qui inspire la terreur.

Ils sont donc prêts à tout pour ne pas risquer une peine disciplinaire. (On en a, paraît-il, vu passer brutalement de la position de gardien à celle de détenu) Leur arme est toujours prête à tirer sur un éventuel candidat à l'évasion. Pendant mon séjour à Langenstein, je n'entendrai que très rarement parler d'évasion ; nous avons été prévenus, dès l'arrivée, que tout évadé repris serait pendu. D'ailleurs, avec notre tenue rayée et notre crâne rasé nous ne pourrions passer inaperçus dans ce pays étranger et hostile.

Les jours suivants se déroulent, au même rythme que le premier. Comme nous n'avons plus de montres, les heures n'ont pas de signification pour nous. Ce sont les ordres donnés par les S.S., les Kapos, les Meister ou les Stubedienst qui marquent les journées. On se lève très tôt, avant l'aube (à 3 1/2 ou 4 heures paraît-il); puis c'est le "café" avalé en vitesse, la descente vers la place d'appel où nous piétons, à demi-ensommeillés, tandis que les S.S. comptent et recomptent en gueulant jusqu'à l'ordre fatidique "Arbeitskommando antreten"! Les colonnes se dirigent alors vers les chantiers où la nature du travail et l'humeur du "Meister" rendent la journée plus ou moins pénible, mais toujours dominée par la faim.. Pendant les premières semaines, je continue à travailler en extérieur. Mes forces ne sont pas encore trop entamées et la température de ce début d'Automne est clémente. Mais le dur travail manuel et la sous-alimentation rendent les journées très pénibles. Le retour au camp et la perspective de la soupe sont accueillis chaque soir avec soulagement. Nous trainons nos galoches sur le kilomètre du trajet, jusqu'à la place d'appel; puis c'est la montée au Block, suivie par le seul bon moment de la journée : celui de la distribution de la soupe et du pain, accompagné de l'inévitable margarine. De temps en temps, la margarine est remplacé par un morceau de fromage maigre ou une rondelle d'Ersatz de saucisson. Malheureusement, les rations déjà maigres diminuent progressivement. La soupe est de plus en plus claire et la "boule" n'est plus divisée par 5, mais par 6. Le partage du pain donne souvent lieu à des disputes.

Nous avons fabriqué des balances sommaires avec des bouts de bois et des fils de fer. Les morceaux coupés aussi également que possible sous les yeux de tous, par le chef de chambre sont pesés 2 à 2, des petits morceaux égalisent les parts. Certains trouvent pourtant toujours qu'ils on été moins bien servis !

La soupe avalée et le pain mastiqué, un semblant de bien-être nous envahit, avant de nous allonger, le ventre gonflé par la soupe, sur nos paillasses, enroulés dans notre couverture et de nous endormir recrues de fatigue. Pendant quelques jours, j'essaie de garder une petite tranche de mon pain avec de la margarine pour la manger le lendemain à la pause. Mais je dois y renoncer : un matin, au réveil, la tranche mise de côté n'est plus là où je l'avais cachée le soir !

Il existe, dans le camp, un trafic de nourriture, mais il est assez limité faute de monnaie d'échange. Nous avons bien rarement des distributions de cigarettes qu'il est possible d'échanger aux Stubedienst contre du pain ou de la soupe, mais c'est peu de chose. J'ai vu, au cours du travail, certains russes très habiles de leurs mains, fabriquer des jouets en bois articulés fort ingénieux, que les Meister "achètent" avec du pain pour le Noël de leurs enfants. En ce qui me concerne je n'aurai qu'une fois un cadeau. Il m'arrive, en effet, profitant de ce qui le "Meister" est hors de vue, d'engager la conversation avec un "Posten" qui s'ennuie en nous regardant travailler. Parfois c'est lui, qui, d'un mot, brise la glace. Ce jour-là, tandis que je creuse ma tranchée, j'ai conscience d'un regard humain dans l'oeil du soldat qui fait les cent pas. C'est un Autrichien. Je lui parle de son pays où j'ai passé des vacances. Il se trouve qu'il est originaire de Graz en Styrie, ville où Herr Von Brabeck, que j'ai eu comme professeur à l'Ecole des Roches avait possédé un chateau. Le Soldat connaissait cette grande famille et, en souvenir de cet excellent homme, il me fait cadeau d'une pomme... Un geste qui n'a pas été renouvelé. !

Parmi les déportés les conversations portent surtout sur l'évolution des opérations militaires. Les nouvelles proviennent des "fonctionnaires" du camp qui ont des contacts avec les Allemands et qui disposeraient même, dit-on, d'un poste de radio clandestin. L'avance des armées alliées, à l'Est comme à l'Ouest, est commentée fiévreusement. Un jour, l'excitation est à son comble : les alliés seraient à Kassel, qui ne se trouve qu'à quelques 200 Km de nous. Hélas, il s'agit de Cassel dans le Nord de la France! Le moral est pourtant bon et nous espérons bien fêter Noël dans nos familles, dont nous avons la nostalgie, mais dont nous parlons peu, pour ne pas nous attendre.

L'état sanitaire du camp n'est pas encore trop catastrophique ; on déplore tout de même chaque jour plusieurs morts, par maladie, accident ou comme suite à un accès de fureur d'un S.S. ou d'un Meister. Les corps sont rapatriés sur Buchenwald où le décès est enregistré et où a lieu l'incinération dans les crématoires. Il est prévu de construire aussi un crématoire à Zwieberge, mais ce n'est pas une priorité et la réalisation de l'usine laisse peu de main d'oeuvre disponible pour d'autres tâches. Il faut d'ailleurs monter de nouveaux Blocks pour les convois qui continuent d'arriver.

Dans le camp, qui compte maintenant environ 3000 détenus, on rencontre des déportés provenant de tous les pays occupés.

Les plus nombreux sont les Russes, souvent des prisonniers de guerre mis en 24
camp de concentration sous un prétexte quelconque. Beaucoup de Polonais
aussi, juifs et non-juifs. Ces derniers me choquent car ils ne considèrent pas les juifs
comme des compatriotes : leur antisémitisme résiste même à la misère des camps !

Il y a aussi des Tchèques, qui n'aiment pas les Français auxquels ils repro-
chent de les avoir abandonnés en 1938 à la main-mise des nazis. On rencontre éga-
lement des Yougoslaves, des Hollandais, des Belges, des Italiens antifascistes, des Es-
pagnols et même de rares Anglais et Américains. Les Français sont assez nombreux,
à commencer par les "85 000" dont je fais partie, mais comprenant aussi des plus
anciens de Buchenwald et ceux qui, au hasard des transports, sont passés à Ausch-
witz ou à Sachsenhausen.

A la mi-octobre, mon numéro est appelé le matin, avec une vingtaine d'au-
tres français, pour partir travailler dans une briqueterie située à Hecklingen, à une
trentaine de Kilomètres de Langenstein. Cette petite industrie est installée en annexe
d'une grande ferme appartenant à un hobereau local ; elle fournit des briques pour
certains bâtiments du camp et pour les revêtements intérieurs des galeries souterrai-
nes. La main d'oeuvre manque dans la région et le propriétaire a obtenu des S.S. ce
Kommando pour lequel nous avons été désignés. A la briqueterie, la vie est un peu
moins pénible qu'à Zwieberge. Nous travaillons aussi 12 heures par jour à charger
et pousser des wagonnets, manier les briques et les charger en camions. Mais les ap-
pels sont courts et le trajet de la grange où nous couchons à la carrière n'a que quel-
ques centaines de mètres; le temps de repos est donc sensiblement plus long. La
nourriture aussi est améliorée. Certes, le repas est toujours unique et la ration de
pain est la même, mais la soupe est moins claire et l'on y trouve quelques légumes.
En outre, nous parvenons à améliorer l'ordinaire avec, par exemple, des épluchures
de pommes de terre que nous faisons griller sur le poêle ou même exceptionnellement
avec une pomme de terre entière subtilisée dans la nourriture des cochons ou avec
une bettrave sucrière cuite dans la braise : Quant au Kapo qui nous accompagne,
bien nourri et reposé, il conte fleurette avec succès aux jeunes travailleuses de la fer-
me !

Nous ne restons qu'une quinzaine de jours à Hecklingen, que nous quittons
avec regret. Je reviens à Langenstein plus vieux d'un an, puisque je viens d'avoir 26
ans le 18 Octobre, sans gâteau ni bougies ! Cet intermède, pour bref qu'il soit, nous
a permis de reprendre quelques forces et nous en aurons bien besoin. A l'arrivée, no-
tre petit groupe est logé dans un nouveau Block, le N° 10, car des convois de Bu-
chenwald ont grossi l'effectif du camp en notre absence et rempli le Block 9. Le chef
du Block 10 est un Espagnol, ancien des brigades "rouges", nommé Baldassare Vi-
ciano, que nous appelons "Balthazar", homme paisible à qui nous avons peu affaire.
Il a logé près de lui un professeur yougoslave âgé (ou qui me paraît tel) de l'univer-
sité de Ljubljana qu'il réussit à protéger du travail par je ne sais quel subterfuge.
Balthazar délègue son autorité à deux Stubedienst français : Henri Verde, d'âge
moyen, originaire de Clermont-Fernand, (où il fera après la guerre carrière dans la
C.G.T.) et Yvan Tepus, un tout jeune homme de 18 ans, d'une famille yougoslave im-
migrée en Lorraine. Nous avons la chance d'être majoritairement entre Français et
l'ordre et la discipline sont maintenus sans qu'il y ait de conflits.

La plupart des déportés français du camp sont des résistants, des maquisards ou simplement des réfractaires au S.T.O. Les âges et les origines sont très variables. J'ai retrouvé les bons camarades du convoi de Belfort : Jean-Paul Mattern dont le père dirige l'usine Peugeot de Sochaux, Louis Bertrand poète à ses heures, qui vient de Belfort, Léon Bonjour, qui secondait son père hôtelier et restaurateur à Port Lesney dans le Jura. Il y a aussi Hélie Denoix de Saint-Marc, d'une famille de notables du Périgord, qui est arrivé à Buchenwald dès Septembre 1943, Emile Torner, dit "Labbé", qui travaillait dans la fourrure à Paris et n'a que 20 ans, René Lemy, Jacques Thomas, Jean de Montangon Saint-Cyrien, Châtelain en Eure et Loire, et bien d'autres comme Claude Lévy, connu au camp sous le nom de Jusseaume, Polytechnicien de la promo 41. Parmi les plus âgés, le Docteur Aitoff, médecin à Paris et Etienne Testart, vétérinaire à Cosne, qui est employé comme infirmier. La plupart se sont adaptés à notre misérable existence et la supportent courageusement. Quelques uns restent désorientés et la nostalgie de leur vie en France, de leur famille, reste envahissante. Ils tomberont les premiers, malgré l'aide morale que leurs camarades tentent de leur apporter.

Plusieurs prêtres et religieux sont aussi avec nous. Il ont été arrêtés dans la région de Cologne où ils étaient travailleurs, comme prisonniers de guerre ou S.T.O. et avaient organisé un réseau d'action catholique en aide aux autres français. Passés par Buchenwald, ils nous ont rejoints à la fin d'Octobre. Les Pères Pierre Martin, Lucien Gaben et Louis Brun, nous apportent un réconfort spirituel bien utile dans notre déchéance. Trois frères franciscains du couvent de Carrières-Sous-Poissy, Gérard, Roger et Xavier, ont été pris avec eux et les ont accompagnés à Buchenwald et à Langenstein. (1)

LE TUNNEL

Pendant mon séjour à la briqueterie l'avancement de la construction de l'usine a progressé. Les travaux extérieurs de voirie sont en grande partie achevés; la plupart des équipes sont affectées à la réalisation des galeries souterraines que les déportés appellent "le tunnel". Certains travaillent au creusement proprement dit et c'est là que je suis affecté, dès le lendemain de mon retour. Les détenus les plus costauds et ceux qui ont l'expérience du maniement des marteaux pneumatiques ou des explosifs sont employés à l'avancement sur le front de taille. Les matériaux qu'ils extraient sont chargés, avec une pelle mécanique adaptée à ce travail, dans des wagonnets amenés et enlevés au fur et à mesure. C'est à ce dernier travail que notre équipe est affectée : pousser les wagonnets, vides à l'aller, pleins au retour, pour constituer les trains qui les évacuent à l'extérieur, tirés par des locotracteurs. Travail très pénible dans l'atmosphère poussiéreuse de la galerie, mal éclairée et mal ventilée et dans le bruit assourdissant des marteaux et des machines. J'ai, de plus, l'inconvénient d'avoir toujours mes lunettes de soleil, précieusement conservées malgré leurs branches cassées, remplacées par les bouts de fil de fer. Elles me permettent de voir malgré ma myopie, mais ce n'est pas l'idéal dans l'obscurité des galeries!

(1) cf. Lucien Gaben. "L' honneur d'être témoin". Ed. du Secours Catholique.

Et puis, elles me font aisément identifier et reconnaître par les Meister qui me désignent comme "der Mann mit schwarzen Brillen". Rien de pire qu'être repéré dans une situation où l'on a tout intérêt à se planquer autant qu'il est possible.

Les galoches à semelle de bois garnies de tissu, dans lesquelles nos pieds sont emmaillotés avec les "chaussettes russes", nous rendent difficile la marche dans les cailloux tranchants et dans les aiguillages qui s'entrelacent pour permettre les aller-retour des wagonnets. Le seul moment de répit est celui où l'on tire les mines sur le front de taille. Nous reculons alors à une trentaine de mètres et nous nous allongeons dans la poussière pour prendre un peu de repos. Toute la journée, nous peinons à pousser les wagonnets, trébuchant sur les cailloux, tombant parfois, vite relevés par l'arrivée du "Meister" vociférant, le bâton levé prêt à retomber sur notre carcasse. La faim nous tenaille de plus en plus cruellement, dès le matin et jusqu'à la "soupe" du soir.

Le chantier de l'usine souterraine ne s'arrête jamais et nous travaillons alternativement de jour et de nuit, semaine après semaine. Le trajet de retour au camp, après 12 heures de poste, est très pénible. Ereintés, affamés, nous nous traînons sur le large chemin qu'ont tracé des milliers de galoches. Les jours de pluie, c'est dans les flaques et la boue que nous pataugeons. La perspective de la soupe et de la nuit nous aide à affronter cette dernière épreuve quotidienne, mais nous savons qu'avant d'y avoir droit, nous devons subir l'appel, toujours trop long et remonter ensuite la pente boueuse qui mène à notre Block. Le passage des postes de jour aux postes de nuit se fait de telle façon que, si un Dimanche sur deux, nous avons une journée de travail de 8 heures, le Dimanche suivant, ce sera une journée de 16 heures, en 2 postes de 8 heures. Un rythme épuisant !

Avec le mois de Décembre, le froid augmente et nous le ressentons particulièrement en sortant des galeries où la température est plus égale. Pour nous protéger, nous garnissons notre torse, sous la vareuse, avec des morceaux de sacs de ciment, ce qui n'améliore évidemment pas notre propreté, mais se révèle assez efficace contre le froid. Nous emportons aussi des morceaux de bois qui servent à alimenter le poêle de notre chambrée, mais cela est formellement interdit. Parfois, un S.S. passant le long de la colonne avise un détenu au torse développé de façon suspecte. D'un coup de sa cravache, il déclenche une avalanche de morceaux de bois et le coupable est gratifié d'un bon nombre de coups de cravache. Si une inspection révèle la présence sur un détenu d'un outil provenant du chantier, c'est une peine de prison de plusieurs jours pour "sabotage", agrémentée d'un nombre réglementaire de coups de bâton. Il faut être prudent, car la prison (le Bunker) avec ration de nourriture réduite et astreinte aux travaux les plus pénibles peut être l'équivalent d'une peine de mort.

Dans mon Kommando de travail, j'ai la chance d'avoir deux ca- 27
marades exceptionnels : Pierre Martin et Gérard Cendrier. Pierre Martin est un prêtre mariste. Séminariste en 1939, ordonné prêtre en mai 1940 sur le front, il est fait prisonnier et travaille en Rhénanie où, avec d'autres, il organise le mouvement d'action catholique dont j'ai déjà parlé. Arrêté par la Gestapo, il est envoyé à Buchenwald et, de là, à Langenstein-Zwieberge. C'est un homme calme, très assuré de sa foi et très ouvert aux problèmes des autres. Sa conversation est un grand réconfort, au long des journées de travail, même s'il ne s'agit que d'échanger quelques mots, au cours des trajets du matin et du soir et pendant la pose. Par ses contacts avec des catholiques allemands, il s'est procuré quelques hosties qu'il nous distribue parcimonieusement fractionnées en morceaux minuscules.

Nous nous en sentons purifiés dans notre misère où le risque de mort est tellement présent. Pierre Martin s'étant déclaré comme prêtre, quittera Langenstein en Décembre pour rejoindre Dachau. Les S.S. y ont regroupé les prêtres dans un Block spécial, où ils ont l'autorisation de célébrer l'eucharistie, ce qui est strictement interdit dans les camps de concentration. (1)

Gérard Cendrier, est l'un des 3 novices franciscains qui, avec 11 autres, à été requis pour le S.T.O. et a abouti à Cologne où il s'est intégré au mouvement d'action catholique. Arrêté avec tout le groupe, il est passé par Buchenwald, avant d'arriver à Zwieberge. C'est un garçon d'une élévation d'âme extraordinaire, un vrai Saint pour qui les souffrances endurées constituent un moyen inespéré de participer à celles du Christ. A ses compagnons de travail, il apporte son amitié chaleureuse et cherche toujours à aider en quelque chose. Je sais que, pour certains il donne une partie de son pain, ce qui est, au camp, le sacrifice suprême. Comme sur le chemin du retour, le soir, je me répands en imprécations contre nos bourreaux. : "Tu as tort, me dit-il, de les maudire ; il faut les aimer. Ces malheureux sont nos frères et nous devons au contraire accepter nos souffrances et les offrir à Dieu en priant pour leur salut. C'est une occasion d'imiter le Christ dans sa Passion."

A l'approche de Noël, la nostalgie de nos familles devient plus prenante. Les nouvelles des opérations militaires sont sans cesse meilleures. Nous savons que la France est presque complètement libérée, que les Alliés sont à Aix-La-Chapelle. Nous nous rendons bien compte que le moral de nos gardiens baisse. Les "Meister" sont moins arrogants, les "Posten" ne peuvent cacher leur inquiétude. Ils sentent bien aussi que ces nouvelles nous réjouissent, même si nous évitons de le montrer pour ne pas déclencher de réactions de fureur de leur part.

Et voici que quelques jours avant Noël, tombe la nouvelle de l'offensive des Ardennes, qui redonne confiance aux Allemands. Leur espoir reprend : la Wehrmacht va repousser les Alliés vers la mer, stabiliser le front en attendant les armes nouvelles et terrifiantes annoncées par le Führer ! Triste Noël et triste Nouvel An pour nous dans le camp.

(1) Je reverrai Pierre Martin après mon retour en France, à Sainte-Foy-Les-Lyon où il dirige le séminaire des Maristes, puis à Paris où il me fera la joie de venir assister à la Première Communion d'Alain. Il partira ensuite en Nouvelle Calédonie comme Evêque de Nouméa et aux Fidji comme Vicaire-Apostolique de l'Océanie.

Il nous faut faire appel à tout notre courage pour que cette atteinte à notre moral ne nous fasse pas "lâcher la rampe". Nous devons subir un regain d'optimisme et d'arrogance de nos gardiens, accompagné de plus d'exigences et de brutalité à notre égard dans le travail.

L'usine souterraine est destinée à la fabrication des nouveaux modèles de fusées qui doivent permettre au Grand Reich de remporter la victoire finale. D'où l'urgence d'achever rapidement la construction de plusieurs kilomètres de souterrains pour que les fabrications puissent commencer au plus tôt. Déjà, dans certaines galeries terminées, on amène des machines. Bientôt, l'usine sera opérationnelle et peu importe combien de déportés auront laissé leur vie sur ce chantier !

Plusieurs jours de véritable angoisse se passent pour nous, pendant lesquelles il faut continuer et survivre. Lorsqu'enfin, à la mi-Janvier, les nouvelles du front redeviennent bonnes, nous reprenons espoir. Mais la situation du camp s'est beaucoup aggravée. Le froid est très vif dans cette région montagneuse au climat rigoureux. Les appels du matin, dans la neige, avec nos misérables galoches et nos vêtements en mauvais "Ersatz" de tissu, sont terribles et beaucoup ne parviennent pas à se tenir debout sans l'aide de leurs voisins. Le travail est toujours aussi dur et la cadence ne faiblit pas. La nourriture, déjà très insuffisante, devient plus maigre encore. La boule est maintenant partagée en huit. Pour les Allemands eux-mêmes, les restrictions sont devenues sévères et nous en subissons le contre-coup. Ils nous laisseraient certainement mourir de faim, si notre travail n'était pas indispensable à l'industrie d'armement.

De plus en plus de camarades tombent dans la journée. Leurs corps doivent être ramenés et comptés avec les autres. C'est seulement après l'appel qu'on les emmène à la morgue où leurs vêtements sont récupérés. Sur l'effectif du camp, qui est passé à environ 4 500, la mortalité monte à plusieurs dizaines par jour qui sont remplacés par de nouveaux arrivants. Le nombre des morts ne permet plus d'emporter les corps à Buchenwald. Pendant un temps, ils sont envoyés au crématoire municipal de la ville voisine de Quedlimburg, qui est vite débordé par la besogne. Alors, les S.S. font creuser une vaste fosse où nos camarades morts sont jetés en vrac et enterrés en commun.

L'aménagement des galeries progresse de façon étonnamment rapide. Le creusement est à peu près terminé et des maçons sélectionnés parmi les détenus montent les revêtements en briques le long des parois de la cavité rocheuse qui se tient bien dans le grès compact du Harz. Je travaille maintenant dans un Kommando qui assure l'approvisionnement en matériaux : briques et ciment. Les trains et les camions arrivent à l'extérieur. Il faut les décharger et les recharger en wagonnets, que nous poussons au long des galeries jusqu'au lieu de leur utilisation. Les sacs de 50 kgs de ciment sont bien lourds pour nos forces réduites par la sous-alimentation ! La manipulation des briques, à mains nues, devient vite très douloureuse pour les doigts qui s'irritent et se blessent.

Et toute la journée (ou la nuit) les Meister surveillent le travail et nous harcèlent à grands cris de "Schnell, Mensch" ! "Los ! Schnell" ! accompagnés de coups, si la cadence ne leur plait pas.

Ainsi passent les jours, les semaines, Janvier et Février sont très meurtriers. Fin Janvier, Gérard Cendrier s'éteint, un soir, dans la neige, entouré de deux prêtres du groupe de la Rhénanie . Xavier le suivra de peu. Nous avons encore plusieurs prêtres qui ne s'étaient pas déclarés comme tels et n'ont donc pas été transférés à Dachau.

Parmi eux, les l'Abbés Gaben et Brun sont restés avec nous et nous apportent un soutien spirituel. C'est aussi à cette époque que meurt d'épuisement après avoir été transporté au Ravier mon camarade polytechnicien , Claude Lévy.

MORT EN SURSIS

Le mois de Février avançant, je sens, moi aussi, que mes forces déclinent rapidement. L'épuisement est tel, le soir, que je n'ai plus la force d'aller au Waschraum.. D'ailleurs, l'arrivée d'eau est le plus souvent gelée. Quant aux lieux d'aisance (si l'on peut ainsi parler !), ils sont devenus dangereux compte tenu de notre faiblesse. Il faut, en effet, s'asseoir sur une barre de bois, au dessus de la fosse, en se tenant à une autre barre placée plus haut. Plusieurs camarades sont tombés et certains n'ont pu être retirés de la fange qu'après un temps qui leur a été fatal. Notre état de saleté favorise bien évidemment la vermine qui s'installe malgré la chasse que nous lui faisons. Un très fort désir de survie m'habite pourtant. Quelques semaines seulement, peut-être, nous séparent de la défaite allemande et de notre libération. Il faut tenir !

Les S.S. acceptent qu'un certain nombre de détenus soient dispensés de travail; le temps de récupérer pour repartir au chantier. Ce repos que l'on appelle le "Schonung" est accordé par un médecin détenu, au cours d'une visite qui a lieu chaque soir. Quant aux plus atteints, ils peuvent être admis à l'infirmerie, le "Revier", non pour recevoir des soins, car les médicaments manquent, mais pour y attendre la mort ou une improbable guérison spontanée.

Un soir de Février, je me présente à la visite du "Schonung". Le médecin en charge est le Docteur Scharff, un français que je connais un peu. Il accepte de me donner la dispense pour 3 jours. Ces journées, je les passerai au camp, sans trop me montrer après l'appel du matin, afin de ne pas risquer de me faire enrôler dans une des nombreuses corvées qui circulent, en particulier pour pousser la charrette convoyant chaque jour les cadavres vers la fosse commune. Je reste donc au Block, donnant un coup de main à Yvan, le Stubedienst, pour le nettoyage des chambres.

Les 3 jours écoulés, il faut reprendre le chemin du chantier, un peu reposé mais sans avoir vraiment récupéré. Je suis maintenant affecté à un Kommando qui dessert les machines à injecter du mortier derrière les revêtements en briques des galeries pour en assurer l'étanchéité.

C'est un travail épuisant car il faut charrier et vider les sacs de ciment, pel- 30
leter le sable, suivre le rythme de la machine et veiller à l'approvisionnement en
permanence. Les seuls arrêts ont lieu lorsque l'on déplace l'orifice d'injection d'un
point à un autre de la paroi. Le Meister dirige les opérations avec les injonctions so-
nores auxquels nous sommes résignés. Il est d'autant plus impatient que les machines
de l'usine arrivent de plus en plus et que la mise en service doit avoir lieu prochaine-
ment. Après 2 semaines de ce travail, je suis aussi épuisé qu'avant mes 3 jours de re-
pos et je décide de tenter de nouveau le "Schonung". Cette fois, Scharff décide de
m'envoyer à la visite d'admission au "Revier" assurée par le Docteur Raine.

Celui-ci est aussi un français, qui connaît mon père de réputation. Il a une
grande renommée dans le camp et l'on dit que les S.S. ont fait appel à lui pour soi-
gner leurs familles dans des cas difficiles.

Je me présente devant Raine, qui me fait déshabiller. Un autre déporté est
là aussi, candidat à l'admission. Mon aspect doit être impressionnant, car Raine, lui
dit en me désignant : "Regarde dans quel état est ce camarade. Reviens me voir
quand tu en seras là !" Et il décide de m'accepter immédiatement. Le "Revier" est
constitué par 2 baraquements où les "malades" sont couchés à raison de 2 par
paillasse, sur des châlits à 2 étages. Les paillasses sont souillées par les excréments
et la vermine y pullule : on l'entend grouiller, la nuit, dans la paille. Comme nous ne
travaillons pas, les rations sont encore réduites, mais nous restons jour et nuit allon-
gés ce qui n'empêche pas la faim de nous tenailler. Tous sont très faibles et beaucoup
sont atteints de dysenterie. C'est dire que l'atmosphère est affreusement empuantie,
mais c'est pour nous un moindre mal. Les "Stubedienst" sont de jeunes Russes co-
stauds qui bénéficient de rations améliorées. Leur rôle principal, outre la distribu-
tion de nourriture, est l'enlèvement des cadavres, qui sont nombreux chaque jour,
principalement le matin. Dans la paillasse au dessus de moi, un dysentrique m'inon-
de de ce que je n'ose décrire. Il sera emporté le lendemain matin. Sur ma propre
paillasse, mon voisin ne parle plus. Deux jours plus tard, quand je me réveille le ma-
tin, il est froid. J'attendrai, pour annoncer sa mort au Stubedienst que le pain ait été
distribué. Je pourrai ainsi partager sa ration avec le Dr Aitoff, qui est dans le châlit
voisin. Mon compagnon mort est remplacé par Léon Bonjour, qui faisait partie du
convoi de Belfort. Nos conversations portent beaucoup sur la nourriture et Léon
nous décrit les menus du restaurant paternel : les truites sauvages de la Loue accom-
pagnées de pommes de terre savamment cuisinées, etc... Ces descriptions ont plutôt
tendance à calmer nos entrailles vides qu'à exaspérer la faim.. Nous mangeons en
imagination !

Aitoff, est arrivé en France lors de la révolte de 1905 contre le Tsar. Son père, un
intellectuel libéral, opposé à l'absolutisme du régime impérial russe, a émigré pour
échapper à la police. Lui-même est médecin à Paris. Il habite le XVIème et connaît
mon père ; cela crée entre nous un lien qui m'est bien agréable. Malgré son âge (la
soixantaine) il a supporté la déportation à Buchenwald où il a fait un long séjour,
puis à Langenstein-Zwieberge, protégé, il est vrai par ses collègues et en particulier
par Raine. C'est un patriote, qui a payé un lourd tribut à la France puisque son fils
a été tué sur la Somme en Juin 1940. L'état moral de la France d'avant-guerre le dé-
solait et il considère que la tare la plus grave de notre pays est l'alcoolisme. Il me
semble qu'il exagère ce phénomène et nous avons, à ce sujet, des discussions qui font
passer le temps.

Aucune lecture n'est évidemment possible, les livres étant rigoureusement 31
proscrits, mais nos camarades prêtres ont pu faire entrer en cachette quel-
ques exemplaires d'un ouvrage diffusé dans les Stalags : "Prières du prisonnier". J'en
dispose pendant quelques jours et je lis avec plaisir les textes choisis pour répondre
aux préoccupations des prisonniers. Les extraits du Livre de Job sont particulière-
ment bien adaptés à notre situation et le "happy end" qui récompense le courage de
ce juste est une confirmation de nos espoirs.

Peut-être est-ce grâce à ces conversations, à ces lectures et à la conviction
qui nous anime de vivre jusqu'au jour de la libération, de retrouver notre pays, notre
famille, qu'Aitoff, Bonjour, et moi tenons le coup, malgré la mort qui rôde dans les
miasmes de ces misérables baraquements. Les S.S. n'y mettent pas les pieds, sans
doute par crainte d'y attrapper quelque microbe. Les médecins ne font que passer,
sans pouvoir faire plus qu'un signe d'amitié à ceux qu'ils connaissent.

Les Stubedienst, indifférents, remplissent leur rôle de croque-morts conve-
nablement, afin de ne pas perdre leur place de privilégiés. Ce sont, pour la plupart,
des jeunes ramassés par la Gestapo au cours de la retraite allemande. Ils n'ont
connu que la misère des campagnes russes la dureté de la guerre et la vie sauvage
des camps, qu'ils supportent avec fatalisme et à laquelle ils se sont adaptés sans trop
de scrupules. Comme nous ne possédons rien qui puisse être volé, ils nous laissent
tranquilles. Aitoff, qui parle couramment le russe, est très populaire parmi eux, car il
leur raconte un monde qu'ils ignorent. Les jours passent donc dans l'attente, en com-
mentant les nouvelles, toujours bonnes maintenant, de l'avance des armées alliées
sur les 2 fronts de l'Est et de l'Ouest. Nous nous demandons si nous serons libérés
par les Russes ou par les Anglo-Américains. L'important est que ce soit bientôt, car
nous risquons toujours d'être pris par la dysenterie qui fait chaque jour des victimes
autour de nous.

Un après-midi, l'ordre est donné à tout le monde de se lever et de sortir
devant le baraquement. Nous nous traînons dehors, avec la crainte qu'il ne s'agisse
d'un contrôle des S.S. et que l'on nous renvoie au travail où nous savons que nous ne
tiendrons pas. Mais non, c'est pour nous faire assister à une double pendaison, aux
branches d'un grand arbre. Les 2 malheureux sont debout sur des caisses, la corde
au cou et, après un petit discours d'un S.S. que nous n'entendons pas, les caisses
sont retirées et les condamnés se balancent au bout de leurs cordes. Nous ne
connaissons pas précisément le motif de cette exécution. Selon certains, il s'agirait
de 2 évadés repris. Selon d'autres, les malheureux auraient été pris en flagrant délit
d'antropophagie sur des cadavres. Il est vrai que la faim qui règne dans le camp
pourrait entraîner à de telles horreurs ! C'est la seule pendaison à laquelle j'ai assis-
té à Zwieberge, mais je sais qu'il y en a eu d'autres. On raconte, par exemple, le cas
d'un officier soviétique, Andreï Smirnov, qui aurait été pendu pour avoir refusé de
faire office de bourreau pour un détenu condamné à la pendaison.

Nous regagnons nos paillasses, tellement affaiblis que nous n'avons pas
été trop bouleversés par cet affreux spectacle. Il semble que les forces qui nous res-
tent ne puissent servir à autre chose qu'à nous maintenir en vie. La mort est telle-
ment présente parmi nous qu'elle n'est plus devenue aussi effrayante. Le mois de
mars se termine. Un soir, nous entendons les bombes tomber sur la ville d'Halber-
stadt, à quelques kilomètres de nous.

Le bombardement se renouvelle quelques jours plus tard et le bruit court de plus en plus insistant que les alliés ne sont pas loin. Mais, en même temps, une rumeur inquiétante se répand. On rappelle que les directives de Himmler ordonnent aux dirigeants des camps de ne laisser en aucun cas, des détenus concentrationnaires sortir vivants des camps. Nous pouvons craindre le pire lorsque l'arrivée des alliés chassera les troupes allemandes de la région. Les prévisions les plus noires sont évoquées. D'après les uns, le camp serait détruit au lance-flammes avec tous ses occupants. D'après les autres, nous serions enfermés dans les souterrains de l'usine et gazés. Là encore, notre faiblesse est telle que ces perspectives ne nous affolent pas. Peut-être sommes nous parvenus au détachement que les sages hindous atteignent, eux-aussi, par le jeûne !

Le 9 Avril, nous apprenons que les S.S. rassemblent les détenus pour une évacuation. Les malades et les invalides resteront au camp. Pour nous, au Revier, il n'y a donc pas de choix et nous serions d'ailleurs bien incapables de nous déplacer. Pour certains de nos camarades hors du Revier, le choix est pourtant possible. Affaiblis, ils peuvent se faire admettre comme invalides. Mais ils hésitent, car l'évacuation est peut-être la voie d'une libération, si la colonne tombe sur les troupes alliées ou si les circonstances se prêtent à une évasion. Au contraire, la menace d'une exécution massive plane toujours sur ceux qui resteront au camp. Nos camarades se partagent; Certains partent avec l'évacuation, d'autres restent groupés dans un Block d'invalides. Au total, 3000 partiront, en 6 colonnes de 500 tandis que nous restons environ 1400.

Le lendemain du départ des colonnes, les médecins et les quelques infirmiers qui sont restés au camp nous font sortir de la baraque du Revier et descendre, à travers la place d'appel, dans un groupe de baraques dit "le Petit Camp". On ne voit plus de gardiens, mais les barbelés sont, dit-on, toujours sous tension électrique. Les détenus les plus valides apportent quelques bidons de soupe et des pains que nous nous partageons. Dans les chambres du "Petit Camp", nous sommes moins entassés, mais c'est une véritable cour des miracles. Beaucoup de ceux qui sont restés au camp sont à l'article de la mort, la plupart atteints par la dysenterie. Les chambres et les couloirs qui étaient à peu près propres sont rapidement souillés d'excréments car beaucoup n'ont plus la force de sortir pour aller aux tranchées d'aisance. De plus en plus de cadavres, que personne ne ramasse, jonchent les planchers. L'odeur est épouvantable; Aïtoff et Bonjour, sont dans la même chambre que moi. Il y a aussi Hélié de Saint-Marc, impressionnant de maigreur et Lucien Hess, un journaliste français que j'ai connu au "Revier". Le bruit de la bataille est de plus en plus proche et nous réalisons que nous n'avons plus rien à craindre des S.S. Les plus farouches sont partis avec les colonnes d'évacuation. Ceux qui restaient et les "Posten" ont préféré prendre, sans attendre, la poudre d'escampette, peu soucieux d'être capturés en flagrant délit de gardes-chiourme. Désormais, la clôture n'est plus électrifiée et les plus valides d'entre nous, y compris certains de ceux qui ont été laissés au camp pour s'occuper des malades, n'attendent pas plus longtemps pour se sauver. Quelques uns mourront d'avoir abusé de la nourriture qu'ils auront pu trouver dans les environs. Dans nos baraquements, la mortalité est énorme et les cadavres sont hallucinants, n'ayant littéralement plus que la peau collée sur les os.

Le 11 Avril, les premiers blindés alliés passent devant le camp. Ce sont des Américains reconnaissables à l'étoile peinte sur leur capot. Ils ne peuvent évidemment pas se soucier de nous, dans leur avance combattante. Mais ils ont dû nous apercevoir et envoyer un élément au village de Langenstein, car nous voyons arriver le pasteur du village accompagné d'une femme, qui s'enquière de nos besoins immédiats auprès du médecin polonais qui a pris la direction du camp. Dès le lendemain, des militaires américains sont là. Une équipe de civils allemands aide à distribuer une nourriture déjà améliorée : soupe plus épaisse, pain plus abondant, margarine, saucisson.

On tape dans les réserves du camp et sur des compléments apportés par les habitants de Langenstein, en attendant d'autres approvisionnements. Mon estomac, rétréci par des mois de jeûne, n'en demande pas plus pour être rassasié. Et surtout, je ne me sens plus un bagnard. La menace du travail, les coups, les vociférations des S.S., des Meister ou des Kapos ont fait place à un silence que ne troublent que les faibles plaintes des mourants. L'espoir a pris forme et je suis maintenant tout à fait convaincu que je reverrai les miens.

Les Américains de la 8^{ème} Armée, qui n'ont pas encore libéré de camp de déportation, sont stupéfaits et horrifiés par le spectacle qui leur apparaît. Sous leur direction, les civils allemands creusent des fosses et y transportent les cadavres, qui ont été identifiés par leur numéro matricule. Plusieurs centaines gisent un peu partout, morts pendant les journées qui ont suivi le départ des colonnes d'évacuation. Dès le 14 Avril, le nombre des Américains visitant le camp augmente. Il fait beau et je me traîne sur la place d'appel, appuyé sur un bâton. J'avise un Américain en uniforme. Il se trouve que c'est un correspondant de presse, curieux de détails sur notre vie au camp ; je réponds bien volontiers à ses questions. Avant de le quitter, je lui demande s'il peut donner des nouvelles à ma famille. Il retourne à Paris et je lui donne le numéro de téléphone de mon père, puisque ce sera le moyen le plus simple et le plus rapide de prévenir Denise également. Il s'acquittera de cette mission, grâce à quoi les miens sauront que j'ai survécu et où je me trouve.

Le 18 Avril, nous voyons entrer dans le camp une théorie de petites ambulances de l'armée U.S. et, par petits groupes, nous sommes transportés à Halberstadt, ville située à environ 5 km de Langenstein. Là, dans une caserne, les Américains ont installé un hôpital de campagne. Des tentes sont dressées dans la cour. Nous nous y déshabillons et sommes douchés, désinfectés. Nos vêtements rayés sont emportés pour être brûlés et nous recevons un beau pyjama tout propre marqué "G.I.". C'est la première fois que je vois ces initiales. Dans la caserne, les chambres ont été meublées de lits de camp aux draps blancs, avec des couvertures qui sentent bon la lessive. Nous nous y couchons avec délice et nous nous prêtons aux examens des médecins. Certains d'entre nous, très gravement malades, sont groupés à part pour recevoir des soins intensifs. On nous pèse: 37Kgs pour moi.

C'est ensuite un défilé d'infirmiers qui nous apportent des pilules (antibiotiques pour certains, vitamines, etc...) et des nourritures légères : tartines de pain blanc et moelleux beurré, confiture, chocolat, jus de fruits, en attendant les repas plus consistants qui viendront par la suite.

Cette organisation parfaite, montée aussi rapidement, fait mon admiration, ainsi que la gentillesse et la gaieté du personnel médical. Je suis aussi très surpris des relations décontractées qui existent entre les militaires de différents grades, qui s'appellent par leurs prénoms. Quant à eux, ils sont effarés par l'attitude de certains des déportés, en particulier des Russes et des Polonais, qui n'ont pas encore réalisé leur nouvelle situation. A chaque distribution de repas, ils se bousculent pour avoir plus vite leur part de cette nourriture nouvelle pour eux. Je suis souvent obligé de seconder l'infirmière-chef, qui m'explique ses problèmes, en ramenant le calme dans la file d'attente qui ne comprend rien aux propos qui lui sont tenus en anglais.

Les médecins ont diagnostiqué pour moi un grand affaiblissement, mais mon organisme a résisté. Beaucoup de nos camarades sont malheureusement gravement atteints et plus de 100 mourront dans cet hôpital de campagne, sur les 350 qui y sont soignés.

Après une quinzaine de jours de traitement, je me sens mieux, La nostalgie de ma famille me reprend plus fortement et j'attends avec impatience mon rapatriement. Au tout début de Mai, je suis jugé apte à rentrer en France avec un groupe de camarades.

Après avoir chaleureusement remercié nos sauveurs, nous partons pour la gare où nous sommes embarqués dans des wagons de voyageurs à travers l'Allemagne et la Belgique. La guerre n'est pas terminée et les chemins de fer ont d'autres priorités. Aussi, le voyage est-il long, mais la perspective d'être bientôt près des miens suffit à me faire prendre cette dernière étape en patience.

Je ne connais pas encore le sort de mes 3000 camarades partis en colonnes le 9 Avril. Plus tard, j'apprendrai qu'une marche harrassante de 12 jours, avec peu de nourriture, en a terrassé beaucoup, qui tombaient sur la route ou ne pouvaient se lever le matin après les arrêts. Impitoyablement, les S.S. les achevaient d'une balle dans la nuque. La plupart de ceux qui tentaient l'évasion étaient abattus. Les colonnes ont d'abord marché vers l'Est, pour fuir les Américains. Elles ont ensuite reflué vers l'Ouest, en arrivant à proximité des Russes. (1) Finalement, moins d'un quart des détenus seulement a pu échapper au massacre en profitant du désarroi des S.S., tandis que deux Armées faisaient leur jonction sur l'Elbe, à Torgau.

(1) cf. Lucien GABEN. Op. cité.

Ainsi, si l'on compte les détenus morts à Langenstein-Zwieberge au cours des onze mois d'existence du camp, ceux qui n'ont pas survécu aux semaines suivant la libération et ceux qui ont été sauvagement massacrés pendant l'évacuation, près des 3/4 des 8 000 détenus passés en moins d'un an à Langenstein-Zwieberge ont laissé leur vie dans la servitude et la barbarie nazie.

Dans la soirée du 4 mai, nous passons à Liège, où la Croix Rouge Belge nous ravitaille plantureusement. Enfin, au matin du 5 mai, notre train stoppe à Paris et c'est avec émotion que je débarque sur le quai de la Gare du Nord. L'accueil est bien organisé, mais comme il est triste de voir tous ces proches qui attendent un déporté dont ils n'ont pas eu de nouvelles ! Certains portent des panneaux avec des noms, d'autres nous les annoncent. Aucun ne concerne les camarades que j'ai connus.

Le centre d'accueil et d'enregistrement des déportés rapatriés est installé à l'Hôtel Lutétia où l'on nous amène. Aussitôt, je demande que l'on prévienne mon père, puis, je réponds aux questions sur le motif de ma déportation, le lieu et la date de mon départ en Allemagne, mes lieux de détention, etc... On m'établit une "Carte de rapatrié" qui me tient lieu, provisoirement, de carte d'identité. Ces formalités sont à peines finies que je vois arriver mon père, évidemment très ému, accompagné de Gwenaël Bolloré, en tenue de commando de la France Libre. Ils m'emmènent en voiture avenue Victor Hugo. Nous montons par l'ascenseur. La porte s'ouvre et devant moi se trouvent Denise et Alain.

C'est un grand moment, une seconde libération, le passage d'un monde dans un autre. Du monde de la précarité à celui de la sécurité, de l'ombre au soleil. C'est le retour à la civilisation, à la chaleur de l'amour. Je retrouve Denise, aussi belle et douce que je l'ai laissée, qui a vécu avec courage des jours et des mois d'anxiété sans nouvelles, et Alain grandi (il vient d'avoir 2 ans), image de la prospérité et de l'innocence. Le cauchemar est terminé.

Raymond. SOULAS

